**UPA 19 MAI 2020 Jean-Loup HERAUD**

***Pouvoir sans puissance, un humanisme sans Dieu est-il possible ?***

Le titre sous-entend qu’un humanisme religieux irait de soi, rien n’est moins certain… N’y’a-t-il pas une inversion telle que l’enseignement religieux soit perverti dans sa pratique, se retourne lui-même en son contraire, et comment pourrait-il se faire un tel changement en un anti-humanisme ?

Mais si d’une certaine manière l’on soutient que le flambeau de l’humanisme puisse être repris (liberté, solidarité, justice) sur d’autres bases que religieuses, quelles pourraient être alors être les bases d’un humanisme sans Dieu : celles d’une religion sans Dieu, (Une religion de l’humanité, A. Comte) d’un Dieu sans religion (le sacré laïcisant le fondement du social, R. Debray) un homme-Dieu (l’homme s’arrogeant la toute-puissance dont il a délesté les Dieux, Stirner, L. Ferry). Serait rendu à l’homme, émancipé du pouvoir de la religion sur les corps et les esprits, sa propre puissance confisquée par la superstition religieuse.

Mais nouvelle question : Qu’un monde possible puisse exister sans Dieu, et par suite que l’homme puisse vivre sans le secours de la croyance en un Dieu, ce qu’affirme l’athéisme dans ses différentes versions, cette évidence nous garantit-il avec certitude la conquête d’un humanisme nouveau, supérieur et sûr de lui ? Rien de moins sûr !!!! Ne peut-on pas considérer au contraire l’athéisme comme une nouvelle étape de la dégénérescence de l’homme!!! Tel a été le diagnostic pessimiste et cruel porté par Nietzsche il y plus de 150 ans sur les conséquences de la mise à mort de Dieu par l’homme, son assassinat, la mort de Dieu étant la métaphore par laquelle il désigne le processus de dépréciation, de négation des valeurs occidentales de notre monde, philosophiques, morales et culturelles. Son délire de puissance ayant sa contrepartie dans un nouveau degré d’impuissance.

Mais *Ecce Homo* (*Voici l’homme* ) dit Nietzsche, reprenant cette injonction biblique comme titre de son dernier ouvrage, l’expression de la Bible, l’humanité ne peut renaître qu’après avoir traversé suffisamment longtemps et fait l’épreuve de son propre dépérissement. *Ecce Homo* était aussi le titre de l’exposition récente de l’artiste de l’Art de la rue Ernest Pignon-Ernest au Palais des Papes, usant des symboles religieux pour peupler représenter l’inhumanité de notre monde, tel l’affiche *Pasolini* vivant portant paradoxalement son propre corps mort ainsi rendu à la vie.

Un tel mouvement allant de la dégéneresence à la regénérescence, un autre grand philosophe du 17éme siècle, rien moins que vivant, prémoniteur lui aussi de la crise du présent de nos sociétés[[1]](#footnote-1), Spinoza nous semble l’avoir envisagé, centrant sa philosophie sur la puissance retrouvée de l’homme contre la déperdition de sa puissance dans ce qu’il appelle les passions tristes.

Nous proposerons de faire dialoguer nos deux philosophes sur la question , bien que distants d’environ deux siècles :si l’humanisme sans Dieu est bien le passage de la puissance confisquée à l’homme par un Dieu surnaturel à la puissance retrouvée. Et pour plusieurs raisons, de fond et … circonstantielles, en cette période de pandémie qui semble signer le déclin de l’homme  ! Au fond, comme nous le soulignerons, ils se retrouvent sur un certain nombres de points fondamentaux : a/ la critique de la religion -le Dieu des religions n’est pas le vrai Dieu, c’est un Dieu falsifié, confisqué par la religion- comme obstacle à la puissance de la vie, de la pensée et du corps-, une lecture critique de la Bible, remettant en question le statut de Jésus ou du Christ, b/ un rapprochement entre le nihilisme de Nietzche et les passions tristes de Spinoza c/l’actualité de leur postures sur le diagnostic de notre humanité dans son rapport au monde ou à la nature : concernant par exemple les enjeux anthropologiques relatif à la contamination de l’homme par la nature (par la biais d’un virus insignifiant), à laquelle répond de la contamination de la nature par l’homme.

Notre texte a pour objectif second de poser quelques jalons pour lutter et se prémunir contre la contamination du présupposé finaliste dans les discours médiatiques qui nous assaillent aujourd’hui dans cette crise pandémique. Finalité au sens de Spinoza dans son célèbre et incontournable ***Appendice* du Livre 1 de *L’éthique,*** engendrant ce qu’il appelle la superstition, cad la croyance en des forces ou instances bénéfiques ou maléfiques insaisissables, nouvelle manière de « rediviniser » le monde. Aujourd’hui on semble accuser la médecine, mais aussi le pouvoir politique, pour ne citer qu’eux, de ne pas avoir eu la science dans le 1er cas, le savoir dans le second cas pour mériter notre confiance; et c’est à l’incompétence humaine, et non pas à un Dieu punitif, que nous adressons notre colère. Nouvelle raison pour renouveler la mise à mort de nos Dieux contemporains, s.

Mais il y a dans l’écriture de ce texte des raisons circonstancielles et plus personnelles : mon plaisir de retourner à deux auteurs que je retrouve avec plaisir gourmand (quand j’étais petit, j’ai fait sur *L’éthique* ce qui est aujourd’hui un master) sans abandonner pour autant l’horizon épistémologique qui est le mien, celui de comprendre le monde. Confiné et pris au dépourvu, je n’ai que quelques livres avec moi ! mon viel exemplaire de poche de *L’Ethique* en poche, dont les pages tombent, et des documents d’ordinateurs, et une connexion Internet hasardeuse. Enfin, j’ai fait quelque timide réponse dans la rubrique des auditeurs de l’UPA *Regards croisés* tenue par François Riether et dynamisée en ces temps confinés par la quotidienne lettre magistrale de Claude Soutif, génératrice de dynamisme pour tous. Qu’ils en soient remerciés ainsi que Jean-Robert, dont les thèmes de l’UPA m’aident à me pousser hors de moi-même.

**Conseils de lecture :** Mon propos restitue le dialogue que j’ai mené durant la période de confinement, avec des documents peu nombreux, tel quel avec les défauts (redites, erreurs, lourdeurs etc..) Je n’ai pas eu le courage de réduire j’ai envie de passer à autre chose, en l’occurrence un article pour fin aout sur *La superstition et le virus dans la Science-fiction chez G. Egan* Si vous avez des idées de livres de SF sur le sujet (pandémie, contagion, fin du monde etc.. ) dites moi car c’est pas ma culture. !! Spinoza est un auteur dont le lecture est difficile, j’ai divisé mon document en 2 parties indépendantes : on peut donc commencer par la seconde partie !!! Bonne lecture

Plan

**PREMIERE PARTIE (Sur 2 !!)**

***Spinoza : de l’anti-humanisme de la religion à un humanisme sans religion ?***

**I. *SPINOZA, UN HOMME LIBRE, « QU’IL SOIT MAUDIT ! » page 3***

***II. L’HUMANISME IRRELIGIEUX DE SPINOZA page 5***

**1.Le statut des prophètes dans les récits bibliques**

**2.Des miracles, quels miracles ?**

**3. La vraie figure du Christ**

**4.L’humanisme irréligieux de Spinoza**

**5.Tolérance politique et pensée libre**

**6.L’athéisme de Spinoza ?**

1. ***LA SUPERSTITION, OU COMMENT L’HOMME FABRIQUE SA PROPRE IMPUISSANCE ! page. 12***

**1.Les sources de la superstition : la crainte à l’égard d’une réalité incertaine**

**2.La dérive superstitieuse de la religieuse.**

**3. Le finalisme dans l’explication et la conception du monde**

**4. L’impasse du finalisme : « la nature ne veut pas de mal à l’homme » *page 27***

**4. Annexe  1: l’obscurantisme religieux : » le locus of control », le hasard n’existe pas dans la vie sociale Guillaume Erner, F. Culture**

**5 Annexe 2 : De la superstition à la Colère, texte échanges mels de *Regards croisés* mois de confinement *page 33***

1. ***CONCLUSION : L’HUMANISME DE SPINOZA, UN DIEU SANS RELIGION,***

***RESTAURER LA PUISSANCE DE L’HOMME page 35***

***LA MORT DE DIEU : DU NIHILISME A LA PUISSANCE RETROUVEE***

**I.« La mort de Dieu », libération de l’homme ou nouvelle étape de son impuissance ? *page 3***

**II. Le nihilisme, les étapes d’une humanité dégénérée *page* 6**

-le nihilisme négatif

-Le nihilisme actif ou réactif

**III. Quelle sortie du nihilisme ? Du « dernier homme » à la « volonté de puissance » du « surhomme »  *page 8***

-le nihilisme passif et la figure du « denier homme »

-l’illusion de la finalité et la dé-divinisation de la nature *page 11*

-le « surhomme », une « volonté *vers* la puissance ? *page 12*

-La figure du Christ, une transition vers le « surhomme » ?

-Zarathoustra, incarnation de la « volonté de puissance »**?**

**-**L’*amor fati* et l’éternel retour *page 14*

**IV. Quelle actualité de Nietzsche ? *page 15***

**PREMIERE PARTIE (Sur 2 !!)**

***Spinoza : de l’anti-humanisme de la religion à un humanisme sans religion ?***

**I. *SPINOZA, UN HOMME LIBRE, « QU’IL SOIT MAUDIT ! » page 4***

***II. L’HUMANISME IRRELIGIEUX DE SPINOZA page 6***

**1.Le statut des prophètes dans les récits bibliques**

2.Des miracles, quels miracles ?

3. La vraie figure du Christ

4.L’humanisme irréligieux de Spinoza

5.Tolérance politique et pensée libre

6.L’athéisme de Spinoza ?

1. ***LA SUPERSTITION, OU COMMENT L’HOMME FABRIQUE SA PROPRE IMPUISSANCE !***

*page 14*

1.Les sources de la superstition : la crainte à l’égard d’une réalité incertaine

2.La dérive superstitieuse de la religieuse.

3. Le finalisme dans l’explication et la conception du monde

4. L’impasse du finalisme : « la nature ne veut pas de mal à l’homme » *page 28*

4. Annexe  1: l’obscurantisme religieux : » le locus of control », le hasard n’existe pas dans la vie sociale Guillaume Erner, F. Culture

1. Annexe 2 : De la superstition à la Colère, texte échanges mels de *Regards croisés* mois de confinement
2. ***CONCLUSION : L’HUMANISME DE SPINOZA, UN DIEU SANS RELIGION,***

***RESTAURER LA PUISSANCE DE L’HOMME*** *page 36*

**1ER EPISODE, *SPINOZA UN HOMME LIBRE « QU’IL SOIT MAUDIT ! »***

LENOIR Rinjburg : Réseaux intellectuels chrétiens libéraux ou critiques tels que les collégiants (gpes de refl. philo protestants anabaptistes) et les memnnonites qui refusent le dogme de la Ste trinité) Parmi ses amis ou disciples Simon de Vries qui organise des collèges (des séminaires aujourd’hui), des éditeurs de D. ou de S. Un autre, pamphlets anti-religieux, condamné, est jeté en prison où il meurt, L. Meyer qui sera là à sa mort et sauvera les manuscrits, correspondance avec H. Oldenburg[[2]](#footnote-2),

Le 27 juillet 1656, un *herem,* bannissement de la communauté juive d’une violence inouïe, est prononcé contre Spinoza (il a 24 ans) à Amsterdam devant la synagogue :

« A l’aide du jugement des saints et des anges, **nous excluons, chassons, maudissons et exécrons** Baruch de Spinoza avec le consentement de toute la sainte communauté en présence de nos Saints Livres et des 613 commandements qui y sont enfermés. […] Qu’il soit maudit le jour, qu’il soit maudit la nuit ; qu’il soit maudit pendant son sommeil et pendant qu’il veille ; q**u’il soit maudit** à son entrée et à sa sortie. Veuille l’Eternel allumer contre cet homme toute Sa colère et déverser sur lui tous les maux mentionnés dans le livre de la Loi ; que son nom soit effacé dans ce monde et à tout jamais et qu’il plaise à Dieu de le séparer de toutes les tribus d’Israël en l’affligeant de toutes les malédictions que contient la Loi. Et vous qui restez attachés à l’éternel, votre Dieu, qu’il vous conserve en vie. Sachez que vous ne devez avoir avec Spinoza aucune relation écrite ni verbale. Qu’il ne lui soit rendu aucun service et que personne ne l’approche à moins de quatre coudées. Que personne en demeure sous le même toit que lui et que personne ne lise aucun de ses écrits. » cité dans S. Nadler, Spinoza, trad. 2003.

Pourquoi ce bannissement (le terme d’excommunication étant réservé à l’église chrétienne) ? Les motifs, tenant pour une bonne part aux conflits intellectuels internes à la communauté juive, portaient d’une part sur le refus de Spinoza de se renier, malgré *« …différentes voies et promesses de le détourner de ses mauvaises voies »* -on mesure l’intransigeance de Spinoza à ne pas se déjuger- et portaient d’autre part sur les *«... horrifiques hérésies qu’il pratiquait et enseignait, et sur les actes monstrueux qu’il commettait*.*»* : il rejetait les idées de révélation divine, de sainte Trinité et d’immortalité de l’âme après la mort, thèses qu’il soutiendra dans le *Traité théologico-politique* de 1670. Une autre hypothèse plus politique est que la communauté juive d’Amsterdam voulait conserver son influence auprès des autorités religieuses et politiques les plus conservatrices du pays, les Calvinistes et la maison d’Orange ; or ceux-ci étaient en conflit avec Jean de Witt, libéral et Républicain à la tête de la République des Pays-Bas, soutenant des positions antireligieuses et pro-républicaines semblables à celles de Spinoza. Cette République a fonctionné pendant 20 ans jusqu’en 1672, au point que Spinoza célèbrait le climat de liberté et de tolérance : « *Quel autre pays où l’on puisse jouir d’une liberté si entière, où l’on puisse dormir avec moins d’inquiétude ?*». Mais à la suite du désastre militaire de la République[[3]](#footnote-3) les deux frères de Witt furent horriblement assassinés, et on dut retenir Spinoza d’afficher les mots de *« Ultimi barabrorum »* (les ultimes barbares).

Quelques éléments de la vie de Spinoza 1632-1677 :

* 1639 Il entre à l’école rabbinique il apprend l’hébreu, mais pas le Talmud.
* 1640 : Suicide de Ureil da Costa, condamné pour avoir nié l’immortalité de l’âme et la loi révélée, ne reconnaissant que la loin naturelle
* 1653 : Jean de Witt, Grand pensionnaire de la province de Hollande
* 1654 Disciple du libre penseur F. Van de Enden : latin, culture scientifique, humaniste, politique
* 1656 : frappé du *herem* à titre définitif
* 1661 : installation à Rijnburg, tailleur de verres, début rédaction de l’*Ethique,* tentative d’assassinat (il garde son manteau percé d’un coup de couteau)
* 1663 : séminaire de Simon de Vries lectures de textes spinozistes,
* 1665 : *Traité théologico-politique,* parution en 1670, condamné par les synodes de Hollande
* Rencontre Condé, refuse un poste de philosophie
* 1672 : assassinat des frères de Witt
* 1677 : mort à la Haye

**2 éme EPISODE ! *L’HUMANISME IRRELIGIEUX DE SPINOZA***

Le thème de cet épisode est le suivant : le pouvoir de la religion voue l’homme à l’impuissance. A l’antihumanisme de la religion, Spinoza oppose un humanisme irréligieux

En 1670 parait le *Traité Théologico-politique* (désormais *TTP*), sans nom d’auteur, sous un faux nom d’éditeur, en latin, et non en néerlandais. Même aux Pays-Bas, terre de liberté, il valait mieux être prudent : *Caute*, « sois prudent! ». Un des disciples de Spinoza, condamné pour avoir publié un réquisitoire contre la religion chrétienne, était mort en prison l’année précédente. Il ralentit alors la rédaction de son ouvrage majeur, *L’éthique,* (non publié de son vivant) pour écrire ce livre. Mais l’auteur sera bien vite identifié ! Rappelons que Spinoza lui-même avait été victime d’une tentative d’assassinat.

Dans la lettre 30 à Oldenburg, Spinoza donnait 3 raisons d’écrire ce livre :

- se défendre de l’accusation d’athéisme dont il est victime et qu’il récuse

-détruire les préjugés des théologiens qui font obstacle à une réflexion philosophique et rationnelle indépendante

- défendre la liberté de croyance, de penser et d’expression dans les Provinces-Unies. Deux ans plus tard, l’assassinat sauvage des frères de Witt, tenants d’une république libérale, fait craindre le retour de la censure. Son ouvrage fut en effet interdit en 1675.

Spinoza va opérer une critique radicale des interprétations religieuses de la Bible sur quelques points décisifs : la prophétie et les prophètes (Moïse, les apôtres…), la vocation des Hébreux comme peuple élu, la loi divine, les miracles, le culte et les rituels… Nous en retiendrons quelques-uns ci-après. Sa crique prend à contre-pied l’usage religieux traditionnel de la Bible : soutenir la foi par l’imagination et le récit, justifier les parti-pris de lecture imposés par les doctrines religieuses.

Spinoza procède à un renversement méthodologique radical de perspective : contre les interprétations religieuses arbitraires, il revient au texte même de la Bible pour l’analyser comme un objet au même titre qu’une explication scientifique portant sur des objets de la nature : « La méthode d’interprétation de l’Ecriture ne diffère pas de la méthode d’interprétation de la nature, mais lui est entièrement conforme »[[4]](#footnote-4). N’oublions pas le contexte de ce siècle : avec Descartes, la connaissance scientifique s’émancipe des récits sur le monde mis en œuvre dans la Bible, la science se libère de la tutelle de la théologie, elle se laïcise de fait, pourrait-on dire (physique, optique, biologie, voire la psychologie des passions[[5]](#footnote-5). Les nouvelles humanités mettent en jeu de nouvelles exigences qui ne sont pas seulement apologétiques

Il introduit dans l’étude de Bible une exigence que l’on pourrait appeler épistémologique[[6]](#footnote-6).. Il met pour cela le projecteur sur la raison, sur la **« lumière naturelle »** afin de dénoncer dans les interprétations religieuses du texte de la Bible, et rétablir leur s rationnel :ens

 « ..nul ne sera en péril de s’égarer et chacun pourra argumenter sur ce qui dépasse notre compréhension avec autant de sécurité que sur ce que nous connaissons la lumière naturelle ». *TTP,* ch VII

**1/** **Le statut des Prophètes** **dans les récits bibliques**

Les prophètes se parent duprivilège de révéler la parole divine, pouvoir inaccessible à la foule des futurs convertis ou fidèles. Ils prétendent avoir été élus pour communiquer directement d’esprit à esprit avec Dieu, et s’arrogent du droit de transmettre fidèlement cette parole divine ? Sont-ils des hommes d’exception alors ?

Non, pour Spinoza, c’est dans leur capacité (par le biais dirait Claude) d’imagination que réside le don de prophète « Les prophètes ont été doués, non d’une pensée plus parfaite, mais d’un pouvoir d’imagination plus vif.». Spinoza passe en revue quantité d’exemples bibliques, d’Abraham jusqu’à Moise et Elie. Un exemple significatif : ils interprètent des « signes » perçus dans le monde comme des miracles manifestant les intentions de Dieu dans le monde, comme si ces miracles n’obéissaient pas aux les lois naturelles. On verra ci-après l’exemple de Josué arrêtant le soleil. Spinoza analysera comme rationnels des phénomènes que les religions vont interpréter comme des miracles … transgressant les lois de la nature !! De ce point de vue la prophétie n’a donc rien d’une connaissance rationnelle, elle est de l’ordre de la connaissance imaginative, lle e pas l’expression vraie de la loi divine : « La prophétie est donc inférieure à cet égard à la connaissance naturelle qui n’a besoin d’aucun signe, mais enveloppe de sa nature la certitude. » Spinoza fait observer par exemple que Jésus, qui n’est pas un prophète comme le verrons ci-après, se plaint dans le *Nouveau Testament* de ce que ses auditeurs aient besoin de signes pour croire.

Spinoza fait appel au contexte d’écriture pour rendre compte de la diversité, voire de la contradiction des textes, dans les Evangiles par exemple. Car chaque prophète a son style littéraire en somme, qui dépend de la tournure psychologique de son esprit, joyeuse, colérique qui retentit dans la manière de son discours : apaisant ou colérique. On verra plus loin que sous la diversité relative des récits bibliques, Spinoza retiendra ce qui est leur noyau commun.

Il faut rapporter cette fonction imaginaire du récit à la parole des prophètes à sa fonction prédicative, et donc pédagogique. Spinoza explique par exemple que Moïse a imaginé l’idée d’«une élection divine » du peuple des Hébreux pour les « exhorter à la connaissance de la loi divine », c’est- à-dire à la pratique de la justice et de la charité, à laquelle ils pouvaient parvenir, car dépourvus les lumières naturelles de la raison !!! *sic* !! Pour Spinoza, à la différence de la lecture rabbinique ou même chrétienne, la notion de peuple élu dans l’Ancien Testament est un argument pédagogique fictif adapté à l’esprit du peuple en question plutôt qu’une thèse théologique répondant à une préférence de Dieu en faveur de la supériorité d’un peuple sur les autres. Cette notion de supériorité sur les autres renvoie en effet à un sentiment infantile : « la joie qu’on éprouve à se croire supérieur, si elle n’est pas toute enfantine, ne peut naître que de l’envie ou d’un mauvais cœur » TTP [[7]](#footnote-7) Spinoza montre que cette élection collective n’est que provisoire, n’a plus lieu d’être aujourd’hui dans l’histoire du peuple juif, de la communauté juive[[8]](#footnote-8).

Un autre effet de l’imagination fictionnelle est de personnaliser l’être divin pour mieux le faire comprendre des fidèles. Ce qui conduit à en faire le produit d’une représentation anthropomorphique : le Dieu des religions, nous disons bien des religions, et non le Dieu véritable pour Spinoza, est en effet un Dieu fait à l’image de l’homme[[9]](#footnote-9) : personnel, extérieur au monde, tout puissant, providentiel, aimant et protecteur, s’occupant de l’homme, doué de volonté et d’affects (colère ou bienveillance), qui lui ferait choisir ceux qu’il élit plutôt que d’autres. Ce qui est absurde pour Spinoza : d’une part Dieu est impersonnel, indifférent, ne se mêle pas de la vie des autres, il serait d’autre part contradictoire de le rendre dépendant de sa représentation par l’homme comme de ses créatures humaines, alors qu’il en est indépendant, puisque auto-suffisant. Cette construction anthropomorphique imagine Dieu dans son rapport aux hommes de la même façon dont les hommes se comportent entre eux dans leurs rapports socio-affectifs : par exemple un père pour ses enfants[[10]](#footnote-10).

Comme il le démontrera mathématiquement !!! dans *l’Ethique,* Dieu est principe immanent à l’ordre rationnel du monde, il n’est pas au-dessus du monde, il est dans le monde, immanent au monde…. Et par conséquent, il n’y a qu’un seul monde, il n’y a pas d’arrières mondes ou des mondes qui soient supérieur ou inférieur, céleste ou Enfer, ce ne sont que produits fictionnels du délire imaginatif de l’homme.

De quoi envoyer notre auteur au bucher !!

En employant un des titres des œuvres de Nietzsche, on peut dire que pour Spinoza, le Dieu des religions est un Dieu *humain, trop humain,* Spinoza inaugurera ainsi une version de Dieu sans religion. On comprend la violence de la communauté juive dont il avait été banni quelques années auparavant !! Est-il pour autant athée ? Vaste question controversée, on se contentera de faire état du débat entre Lenoir et Misrahi, dans une correspondance en annexe du *Miracle Spinoza.*

**2/ Les miracles dans la Bible, quels miracles ?**

Considérés commedes « signes » manifestant les interventions de Dieu dans le monde, les mirales transgressant apparemment les lois naturelles. Non, il n’y a pas de miracles dans la Bible, considérés comme des phénomènes fabuleux, inexplicables par des causes rationnelles. Car ce voudrait dire queDieu agisse à l’encontre des lois de la nature qu’il a lui-même instituée, ce qui serait absurde. Comment comprendre alors qu’ils figurent en nombre dans les récits des prophètes ? Il faut considérer du point de vue épistémique, ces prodiges comme la conséquence du pouvoir de l’imagination humaine. Il faut considérer en second lieu, que si miracle il y a, ils ne sont que provisoires, et disparaitront avec l’explication rationnelle de leurs causes naturelles. En enfin, il faut prendre acte de l’état des connaissances lors de la rédaction des textes**,** et le contexte des erreurs scientifiques**.** Tel est l’exemple de Josué qui arrête le soleil lors de la bataille des Israélites, Josué a cru que « *le Soleil tournait autour de la Terre, que la Terre était en repos et que le Soleil était demeuré immobile pendant un moment* ». Il faut prendre le texte à la lettre : Josué a utilisé les connaissances fausses qui étaient les siennes – et celles de son époque-parce que, simple soldat, il ne pouvait ni maitriser l’astronomie scientifique, ni anticiper le savoir scientifique futur. Le texte est sauvé, la science respectée.

La méthode de Spinoza, posant les principes d’une interprétation rationnelle des Ecritures, conduit à bien distinguer deux domaines indépendants : ce qui relève de la description du monde dans le récit biblique et ce qui relève de l’explication du monde dans la connaissance scientifique d’autre part. Le contre-sens est de croire que la Bible apporterait un savoir scientifique sur l’univers physique, alors que sa fonction est de faire comprendre à partir de Dieu l’enseignement moral de justice et de charité. La Bible n’a pas pour but d’apporter un savoir scientifique sur l’univers physique. Théologie et philosophie sont indépendantes.

Quelles conséquences de cette séparation sur le libre usage de la lumière naturelle ? Le savoir spéculatif, scientifique ou philosophique, n’a pas de compte à rendre aux autorités religieuses. Et d’autre part, la lumière naturelle qui est le bien cmmun o(démocratique) de tous justifie que chacun se fasse pour ainsi dire sa propre religion.

On verra plus loin la dénonciation de l’interprétation superstitieuse à propos de la faute de Adam et du péché original, qui aurait violé l’interdit divin de ne pas manger la pomme de la discorde si l’on peut dire !!

**3/ La vraie figure du Christ**

Spinoza rejette les rites religieux, on l’a vu, il dit ne rien comprendre au dogme chrétien de la Trinité. De son point de vue, l’enseignement du Christ n’a pas a été compris par les prophètes, leurs témoignages travestissant la parole divine par l’imagination. Rien de tel ne caractérise la figure du Christ, qui est en prise directe avec la voix de Dieu, pourrait-on dire :

« Le Christ a eu révélation des desseins divins concernant le salut des hommes non par l’intermédiaire de paroles ni de vision, mais immédiatement. … La voix du Christ peut donc être appelée la voix de Dieu, tout comme celle entendue par Moise. En ce même sens, ns pouvons dire aussi que la Sagesse de Dieu, cad une Sagesse surhumaine, s’est incarnée dans la Christ et que le Christ devient voie de salut… Le Christ a communiqué avec Dieu d’esprit à esprit. En conclusion, nous déclarons qu’à l’exception du Christ personne n’a reçu de révélation de Dieu sans le secours de l’imagination, c’est-à-dire de paroles ou d’images visuelles. » Référence ?

On remarquera dans cet extrait, l’expression de « sagesse surhumaine », qui n’est pas sans rappeler ce que sera deux siècles plus tard l’enseignement de Zarathoustra. On remarquera aussi la proximité de l’analyse des deux auteurs concernant l’évaluation de la figure du Christ, comme on le verra dans la partie consacrée à Nietzsche.

Ce qui frappe Spinoza qui connait sur le bout des doigts *l’Ancien* et le *Nouveau Testament* est que le Christ est un homme simple qui n’a reçu aucune éducation, mais qui est capable de délivrer des paroles universelles de sagesse. Dans l’Ethique, IV, 68, ( à voir), il suggère qu’il est l’homme libre véritable qui n’a que des idées adéquates, modèle du sage libéré des passions tristes. Le Christ, c’est Dieu révélé dans l’esprit humain, par la connaissance intuitive, qui est le mode de connaissance direct des choses dans leur essence[[11]](#footnote-11). A celui qui lui rétorque que Dieu s’est incarné en l’homme Jésus, Spinoza oppose que c’est aussi absurde comme de soutenir que le cercle a la forme d’un carré. L’homme Jésus est ainsi devenu le Christ, porteur de vérités éternelles, qui libéra l’homme de la servitude pour inscrire la loi religieuse « à jamais au fond des cœurs. ».

A la suite de cette critique du dogme religieux, Spinoza va être soumis à de violentes attaques, même de la part de ses anciens amis, cette violente interpellation par exemple :

« Pourquoi niez-vous que le Christ, fils du Dieu vivant, se soit incarné, ait souffert sur la Croix pour le salut des hommes ? … repentez-vous, déraisonnable philosophe… Adorez le Christ dans la très Sainte Trinité afin qu’il ait pitié de vous et de votre misère. » inspira la haine « votre bassesse plus misérables que les bêtes »,

Mais Spinoza répondra comme à son habitude par des termes mesurés hors de toute polémique et colère.

**4/ L’humaniste irréligieux de Spinoza**

Que penser de la méthode d’interprétation de l’Ecriture par Spinoza ? Contre les interprétations théologiques, il pose une quasi méthode laïque d’interprétation. Etablissant les fondements d’une étude historique et critique de la Bible, Spinoza est le fondateur de l’exégèse moderne, d’une nouveauté et audace tout-à-fait extraordinaires à son époque. Il faudra attendre deux siècles pour que les religions mettent en place un programme de recherche et d’étude comparable. Plus encore, l’exégèse contemporaine a validé certaines de ses conclusions : celle par exemple selon laquelle Pentateuque de l’Ancien Testament n’a pu été écrit par Moïse, mais par un auteur bien plus tardif, Moïse ne pouvant raconter sa propre mort à la fin du Deutéronom**e**. Irrecevable au 17 ème siècle, cette thèse est unanimement admise aujourd’hui chez les chercheurs et acceptés par les croyants, chrétiens et juifs, seuls les fondamentalistes la rejettent. Il proclame ainsi l’intégrité de sa démarche dans sa volonté de restaurer et préserver la parole divine :

« Ceux pour qui la Bible, telle qu’elle est, est comme une lettre de Dieu envoyée du ciel aux hommes, ne manqueront pas de clamer que j’ai commis le péché contre le saint Esprit : j’ai posé en effet que la parole de Dieu est fausse, mutilée, déformée, que nous n‘avions que des fragments … » il continue « Je ne doute pas cependant que, s’ils consentent à examiner la question, ils ne cessent de protester. C’est moins la raison en effet que les textes des mêmes des prophètes et des apôtres qui le proclament : la parole éternelle de Dieu, son pacte et la vraie religion sont divinement écrits dans le cœur de l’homme. »

Spinoza va se faire encore fort : contre les interprétations religieuses de la Bible, il va dégager le message humaniste irréligieux de la Bible !!! Pourquoi « irréligieux » ?

Spinoza conteste en premier lieu la doctrine de la faute originelle et du péché originel de l’homme dont il devrait se racheter sur terre : « L’humanisme irréligieux de Spinoza entraine la négation radicale des conceptions judéo-chrétiennes de la chute. » Préposiet, *Spinoza et la liberté des hommes* p. 93. Ensuite, il conteste que culpabilité et le remord soient au centre de la foi ; ce sont en effet pour lui des affects négatifs, traduisant la complaisance de l’homme à s’accuser, et par suite à se diminuer, lui enlevant sa puissance die pensée et d’agir. Autre point : il n’y a plus pour cette raison de Bien et de Mal théologique au-dessus de l’homme, rappelant ici la formule de Nietzsche prônant de s’élever *Par-dessus le Bien et le Mal*. La philosophie de Spinoza introduit au contraire une valorisation de l’existence terrestre, et elle témoigne d’une confiance dans les ressources de la nature humaine qui vont à l’encontre des enseignements traditionnels de l’Eglise. » idem, 92 : comme le rappellera *l’Ethique* :

« L’homme libre ne pense rien moins qu’à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la morte, mais de la vie. » Ethique 4, 47 ?

On comprend en dernier lieu que Spinoza ait réévalué positivement la place du corps humain dans l’essence de l’homme : loin d’être le tombeau de l’âme, le corps accompagne toujours la vie de l’esprit, comme l’esprit s’articule sur la vie du corps. Il établit dans l’Ethiuq Partie III, une correspondance mutuelle entre ces deux instances

Si les prophètes dans les différentes Evangiles divergent dans leurs récits par exemple sur la vie de Jésus-Christ, ils se rencontrent sur un point : leur accord sur la nécessité de pratiquer la *justice* et la *charité,* qui est leur noyau d’enseignement commun. Certes les Ecritures ne sont pas la voix directe de Dieu, l’expression de la loi divine, mais elles n’en contiennent pas moins un message moral universel qui s’impose à travers la divergence des textes : les hommes doivent obéir au principe de justice et de charité (le bien des hommes et l’amour des hommes entre eux). Se trouve ainsi professé un humanisme universel éthique ou moral. Car *si « sous plusieurs passages, nous conjecturons sans certitude le vrai sens de l’Ecriture*», pour ce qui concerne le salut et la béatitude, il n’est *« pas besoin de se préoccuper du reste, car le reste relève plus de la curiosité que de l’utilité ».* La Bible c’est de la littérature pas plus ?? On est surpris que Spinoza contribue à délégitimer avec une telle désinvolture le caractère sacré de la Bible à ce point !!

Même si foi et philosophie convergent vers le même but, foi et théologie, raison et philosophie sont des voies distinctes :

« L’une et l’autre ont leur royaume propre : la raison celui de la vérité et de la sagesse, la théologie, celui de la ferveur croyante et de la soumission. La philosophie procède par la construction patiente de « l’amour intellectuel de Dieu » (fin *Ethique IV*).

Si Spinoza délégitime ainsi la Bible, c’est pour deux raisons : c’est pour marquer l’homologie entre le message de Jésus dans des Evangiles et la pensée de Spinoza dans l’Ethique : ce sont deux formes d’accés à l’essence de Dieu ; mais c’est pour marquer surtout la différence entre le Dieu des religions et le Dieu philosophique de Spinoza : alors que la religion invite à suivre les prescriptions de justice et de charité *par obéissance* par la foi, la philosophie y souscrit par le *libre consentement* de notre entendement.

On remarquera que c’est le message officiel professé officiellement aujourd’hui par toutes les Eglises ou religions, qui ont en commun de promouvoir publiquement une morale humaniste universelle.

**6/** **Tolérance politique et pensée libre**

Dans les derniers chapitres, Spinoza procède à uneviolente dénonciation des théologiens et autorités religieuses qui trouvent là un moyen d’exercer leur pouvoir de contrôle idéologique des esprits (on parlera d’aliénation plus tard au 19ème siècle, avec Feuerbach et Marx). Il constate que les interprétations dogmatiques de la Bible encouragent les passions religieuses, l’intolérance et finalement déchainement de la haine jusqu’à inverser les valeurs professées officiellement et à « ...répandre parmi les hommes, non pas l’amour, mais la lutte et la haine la plus cruelle sous un déguisement de zèle divin et de ferveur ardente. ».

C’est que le regard critique de Spinoza porte sur les conséquences des religions considérées du point de vue du 1er genre de connaissance, qui n’aboutit qu’à une « connaissance inadéquate » des choses. Ne visant pas la connaissance rationnelle, les religions se situent dans le registre des croyances alimentées par l’imagination ; si elles ne sont pas au service de la justice, de la charité et de l’amour, elles développent les passions tristes, et se portent vers la haine de l’homme, la peur pour les asservir, la diminution de soi etc.

« Combien de fois n’ai-je pas observé avec étonnement des hommes qui se vantent de professer la religion chrétienne cad l’amour, la joie, la paix, la continence, la loyauté en ttes circonstances, se combattre avec la plus incroyable malveillance et de témoigner quotidiennement la haine la plus vive. » TTP.

Pour Spinoza, il faut surmonter les religions pour parvenir à la sagesse philosophique, celle-ci prônant « un amour intellectuel de Dieu ». Les religions ne sont utiles que pour ceux qui ne peuvent faire autrement et comme chez A. Comte[[12]](#footnote-12) et Feuerbach, elles participent de l’état infantile de l’évolution de l’homme, de l’humanité ; comme chez Freud, l’obéissance à la loi divine par le biais des commandements religieux correspond à une représentation puérile de Dieu, l’expérience religieuse étant assimilée à de la superstition, issue de la crainte[[13]](#footnote-13).

Contre l’intolérance religieuse que Spinoza vient de dénoncer, doit prévaloir la liberté politique de penser tant dans la spéculation philosophique et rationnelle que dans le domaine de la religion, tout homme possédant les mêmes lumières de la pensée, même si les philosophes ont plus d’aptitude et de temps pour la développer !!! La libre pensée doit prévaloir, chacun devant trouver le chemin de sa foi propre.

« Tous absolument peuvent obéir, en effet, alors que bien peu, comparativement à l’étendue du genre humain, parviennent à à la pratique habituelle de la vertu sous la conduite de la raison. Donc, si nous n’avions pas le témoignage de l’Ecriture, nous douterions du salut de presque tous les hommes. » !!!

L’Ecriture a une fonction positive qu’on peut dire démocratique : l’accès de tous à la loi divine, puisque seule une minorité est guidée par la raison. Mais que le Dieu des philosophes n’est pas celui de la Bible auquel doit se soumettre la multitude. Cette liberté de pensée est également la garantie de la paix religieuse et par conséquent politique.

On voit l’actualité de cette analyse dans la logique dans les postures fondamentalistes ou intégristes des religions : l’inversion des valeurs révélant leur perversion, faire le mal au nom du bien. Que les religions soient guettées par la perversion interne de leurs propres valeurs signe l’acuité du regard de Spinoza et son actualité. Qu’elles comportent en leur sein un tel mécanisme d’inversion de leurs valeurs en leur contraire est aussi une raison de leur décadence, de leur discrédit et de leur désaffection. Nietzsche verra dans les religions plus que dans l’idée de Dieu, une cause de la dégénérescence nihiliste de l’homme.

**7 L’athéisme de Spinoza ?**

Spinoza est-il pour autant athée ? Vaste question controversée, on se contentera de faire état du débat entre Lenoir et Misrahi, dans une correspondance en annexe de Lenoir, *Le* *miracle Spinoza.* Misrahi, 92 ans spécialiste de Spinoza, voit dans l’ontologie de Spinoza la base d’un « athéisme masqué. » Celui-ci repose principalement sur deux motifs  : le rejet d’un Dieu personnel, incarné de plus dans un corps humain tel que le Christ ; le Dieu de Spinoza n’est pas transcendant, il est immanent à la Nature, et par suite complétement déterminé, comme l’est la Nature, et par suite ce n’est donc pas un Dieu tout puissant, libre d’agir sans cause

A quoi Lenoir répond que Dieu n’est pas un artifice puisque cette notion fonde son ontologie de *L’Ethique.* Il faut voir dans l’entreprise de Spinoza LA reconstruction totale du concept de Dieu en dehors de tout contexte religieux, rejoignant ainsi les grandes sagesses de l’Inde et de la Chine. Dieu est devenu un concept universel qui caractérise la raison humaine et un humanisme universel de la raison. Spinoza ne *croit* pas en un Dieu, mais *pense* Dieu d’un « amour intellectuel » sans culte, récusant le Dieu biblique. Pourrait-il s’agir alors d’un panthéisme alors, puisque qu’il y a chez Spinoza « un Dieu identifié à la Nature. » ?

Dans une lettre 24 janvier 1671, soit quelques années après la publication du TTP, contenant une recension précise de celui-ci, Lambert de Velthuysen conclut à l’athéisme de Spinoza ! Sa doctrine :

« … renverse et supprime entièrement tout culte et toute religion, elle introduit un athéisme dissimulé ou encore forge un Dieu dont la puissance ne peut inspirer aux hommes aucune révérence […] Du moins voit-on sans peine que dans son livre que, par sa méthode et ses arguments, toute l’autorité de l’Ecriture est ruinée, et qu’il n’en fait mentions que pour la forme. […]

Je pense donc ne m’être pas beaucoup trompé et n »’avoir point fait tort à l’auteur, en le dénonçant comme enseignant subrepticement l’athéisme pur et simple par une voie détournée. »

1. ***LA SUPERSTITION, OU COMMENT L’HOMME FABRIQUE SA PROPRE IMPUISSANCE***

La superstition est un état ou une forme de croyance plus large que le cas de la superstition religieuse. Trois temps dans la genèse de la superstition et quelques additifs :

**1 Les sources de la superstition : la crainte à l’égard d’une réalité incertaine**

**2. La dérive superstitieuse de la religieuse.**

**3. Le finalisme dans l’explication et la conception du monde**

**4. Annexe 1: l’obscurantisme religieux : » le locus of control », le hasard n’existe pas dans la vie sociale Guillaume Erner, F. Culture**

**5 Annexe 2 : de la superstition à la Colère, texte dans les échanges de *Regards croisés* pendant de mois de confinement**

On relèvera dans ce chapitre l’actualité de l’analyse de Spinoza dans la genèse de la superstition. Entendons par superstition le mécanisme par lequel l’homme fabrique sa propre servitude, on dirait aujourd’hui sa propre aliénation = dépendre de quelque chose d’autre que de soi-même qui a autorité sur lui et exerce un effet négatif ou positif). Dénoncer l’aliénation de la superstition parait peut paraître superflu aujourd’hui, mais la subtilité, la radicalité et la perspicacité de S. n’a rien perdu de son mordant On distinguera de ce point de vue les formes de la superstition (superstition populaire et superstition religieuse), la dimension universelle de la superstition et enfin et les causes de la superstition, à savoir une conception finaliste de la nature. D’où vient la superstition : de la crainte et de l’ignorance conjuguée en situation de crise !

« Si les hommes pouvaient régler toute leurs affaires suivant un avis arrêté, ou encore si la fortune leur était toujours favorable, ils ne seraient jamais en proie à aucune superstition. Mais ils en sont souvent réduits à une telle extrémité qu’ils ne peuvent s’arréter à un avis et que la plupart du temps du fait des biens incertains de la fortune qu’ils désirent sans mesure ils flottent misérablement entre l’espoir et la crainte, c’est pourquoi ils ont l’âme si encline à croire n’importe quoi. Lorsqu’elle est dans le doute, la moindre impulsion la fait pencher facilement d’un coté ou de l’autre, et cela arrive bien plus facilement encore lorsqu’elle se trouve en suspend par la crainte et l’espoir qui l’agitent, alors qu’à d’autres moment elle est gonflée d’orgueil et de vantardise.

 Cela, j’estime que nul ne l’ignore, bien que la plupart, à ce que je crois, s’ignorent eux-mêmes, Personne en effet n’a vécu parmi les hommes sans remarquer que la plupart, si grande que soit leur inexpérience regorgent tellement de sagesse au jour de prospérité que ce serait leur faire injure que de leur donner un avis. Dans l’adversité en revanche ils ne savent où se tourner, ils sollicitent un avis de chacun et ils n’en trouvent aucun trop stupide, absurde ou vain pour être suivi. Enfin, les plus légers motifs leur redonnent des espérances ou les font retomber dans la peur. Car si, lorsqu’ils sont en proie à la crainte, ils voient arriver quuque chose qui leur rappelle un bien un mal passés, ils pensent y trouver l’annonce d’une issue heureuse ou malheureuse et pour cette raison, bien que déçus ils le nomment présages favorable ou funeste. Si en outre, ils voient avec grand étonnement quelque chose d’insolite, ils croient qu’il s’agit d’un prodige qui manifeste la colère des dieux ou de la divinité suprême. Ne pas l’apaiser par des sacrifices et des prières parait une impiété à des hommes en proie à la superstition et éloignés de la religion. Ils forgent de cette façon d’infinies inventions et ils interprètent la nature de façon étonnant comme si toute entière elle délirait avec eux. » *Traité Théologico-politique*

1. **Les sources de la superstition**

La superstition dans son sens le plus général est la crainte d’un sort, destin ou fortune qui ***nous*** soit défavorable, destin ou sort imprévisible et incontrôlable par nous, par notre connaissance ou notre pouvoir ( ça doit arriver parce que ça doit arriver). Croyance qu’il y a des signes-fétiches négatifs (ou positifs) dans la nature, annonciateurs de possibles événements défavorables. On donnera ici deux exemples : le chiffre 13 ou le vendredi sont de tels signes associés à des événements à éviter, car potentiellement malheureux. C’est ainsi qu’une polémique s’est installée lorsque la Nasa, qui avait déjà lancé déjà 12 vaisseaux spatiaux (habités ou non, dont Apollo 11 avec Armstrong a été le 1e homme à fouler le sol lunaire) a lancé un 13ème vol habité en 1970. Beaucoup ont prédit les pires calamités pour le 13ème vol spatial ! la Nasa aurait du l’appeler Apollo 12b ou 14, d’autant que la journée prévue pour l’alunissage était le 13 avril ! Certains ont accusé le commandant de bord de défier le destin, parce que l’équipage portait le chiffre 13 sur leur combinaison : « nous n’y avons pas pensée du tout.. » diront-ils à leur retour. [[14]](#footnote-14)

Le texte nous aide t’il à sinon comprendre, du moins éclairer certains aspects de la situation d’aujourd’hui ? Quelle est alors la source primitive de la superstition ? Suivons le texte à la lettre :

**I.I. L’origine de la superstition : la crainte devant le mal de la nature.**

Pour décrire le mécanisme de superstition, Spinoza fait appel dans un premier temps aux affects de l’homme (crainte et espoir) à l’égard de choses qui lui sont extérieures et dont il ne maitrise pas le cours, qu’il appelle la « fortune »

a/ En situation de prospérité, lorsque les hommes ont ce qu’ils veulent, ils n’ont besoin de rien d’autre, et ils n’ont pas besoin de savoir, ou d’en savoir plus, leur raison est en sommeil, et il n’y a pas de raison que cette situation ne perdure pas à l’identique. Confiants dans l’avenir, ils sont imprévoyants et n’investissent pas sur le savoir de long terme, seulement sur la savoir à court terme !!! *Tiens tiens, ça ne vous rappelle rien sur la période actuelle*!! Ils peuvent d’ailleurs croire qu’ils sont les meilleurs, leur âme étant « gonflée d’orgueil et de vantardise ». L**’espoir** est l’affect dominant, qui peut dans ce cas rendre aveugle, car fondé sur l’ignorance des causes, et par conséquent les conditions qui ont rendu possible cette situation favorable…

b/ En situation de crise, l’espoir est remplacé par son inverse, **la crainte**. Pourquoi ? Une situation de crise nous place dans l’incertitude à double titre : elle est inattendue (ça ne devait pas arriver, c’est pas possible), et elle nous est incompréhensible (on ne comprend pas, rien ne le laissait prévoir) : on subit par leurs effets *sur nous*, des événements (une pandémie) ou d’objets (un virus) potentiellement menaçants et négatifs : sans pouvoir et sans savoir, la période antérieurs ne nous y ayant pas préparé, individuellement ou collectivement. D’où il suit qu’en situation de « doute », -d’incertitude cognitive et pratique- à l’égard d’un avenir incontrôlable (« du fait des biens incertains de la fortune… »), les croyances remplacent la connaissance, pourquoi ? En l’absence de savoir crédible, on croit ce qui vient justifier la crainte et démentir l’espoir. Echappant au savoir, s’engouffre la croyance dans la recherche de causes imaginaires justifiant alternativement la crainte (du pire) et l’espoir (du meilleur). Peu importe le contenu de la croyance, c’est sa valeur affective qui compte, on ne sait à quel sein se vouer pour justifier sa crainte, prêts à « croire n’importe quoi », tout et son contraire, sans l’examen critique qu’ils pratiquent habituellement.

Spinoza soulignera fortement dans *L’éthique* (Partie 3) qu’espoir et crainte forment un couple complémentaire : il y a de la crainte dans l’espoir et de l’espoir dans la crainte, ce qui explique la versatilité des croyances attribuées aux mêmes objets dans une même situation d’incertitude. La situation d’épidémie ou de pandémie du covid 19 en est illustration exemplaire : la crainte du coronavirus peut s’associer à une variété d’objets, personnes (médecins, chercheurs..), médicaments (vaccins..) etc.., chacun de ces objets pouvant être alternativement objet de crainte ou d’espoir ; le même médicament (chloroquine par ex) ou le même personnage (Le Pr Raoult) peuvent s’inverser d’objet d’espoir ou au contraire en objet de doute ou de méfiance. Voilà le 1er temps : La crainte en situation d’incertitude place l’homme en situation d’appréhender les choses non par leurs effets objectifs, mais par ses affects. Mais qu’une situation soit incertaine pour l’homme, ne veut pas surtout pas qu’elle soit indéterminée

**I.II: la genèse d’un « délire »**

On retrace la genèse subjective de la superstition qui, pour Spinoza prend place dans les passions tristes, celles sui nous dépossèdent de notre pouvoir sur les phénomènes et notre puissance de pensée et d’agir.

a/ Dans le second paragraphe du texte ci-dessus, Spinoza ajoute que si la superstition est un phénomène universellement partagé, mais chacun veut l’ignorer. On sait qu’on se trompe, mais on ne veut pas le savoir. On est prêt à voir la superstition chez les autres, mais pas chez soi, et là encore les esprits forts pensent en être exemptés.

Ajoutons que l’attitude de Spinoza n’est pas tant de condamner moralement les superstitieux que rendre compte rationnellement du mécanisme de formation de la superstition dont il dit que c’est la fonction de la philosophie que d’effectuer ce travail. D’autant que la superstition est un phénomène partagé par tous les hommes : « De l’explication que je viens de donner de la cause de la superstition, il résulte que tous les hommes y sont naturellement sujets. » (quelle référence ?). En situation d’incertitude, un scientifique peut faire croire qu’il dit vrai, alors que la certitude de son savoir est provisoire et discutable. C’est donc à une analyse anthropologique à laquelle il procède, celle des grandes fonctions communes à l’humanité Avec comme but, pourrait-on dire une dimension thérapeutique et éducative : libérer la pensée et s’éduquer à la raison des choses.

b/ On l’a dit, la superstition a pour origine la crainte par les hommes de la réalité, de la nature, de ses effets négatifs pour eux. Pourquoi ? On ne peut pas savoir ce qui va se passer et donc m’arriver,, et on n’a pas le savoir non plus pour cela :double incertitude de l’homme vis-à-vis de la réalité (imprévisible) et vis-à-vis de la connaissance (sans certitude) d’où le scepticisme, voire la suspicion à l’égard de la valeur des savoirs scientifiques), et le recours à des savoirs fallacieux qui se donnent comme savoirs sérieux (le physicien philosophe E. Klein dénonçant « le populisme scientifique », tout le monde se proclamant sachant, alors même que les savants se déclarent ne pas encore ni tout savoir) ;

c/ l’absence de savoir laisse la place à la croyance imaginaire (« fictions humaines ») selon laquelle le monde est gouverné par des forces insaisissables (au double sens d’invisibles et d’ incompréhensibles) hostiles dont je ne saisis que des signes-fétiches ; cette crainte se renforce ensuite avec le temps, en lien avec l’expérience d’affects antérieurs similaires. L’interprétation de ces signes prémonitoires donne à l’homme l’illusion d’un pouvoir (factice) d’en détourner les effets, de s’en protéger : s’agissant du virus comme instance maléfique, croyance « magique » dans les gestes barrières à l’égard de la menace du covid 19 dans l’injonction à se laver les mains pour se laver de la maladie, dans le pouvoir des masques à empêcher l’infiltration de particules invisibles etc… Le besoin superstitieux de croire au pouvoir protecteur des gestes barrière apparait comme concomitant à leurs justifications médicales ; celles-ci étant sinon incertaines du moins incomplètes sur es processus de circulation du virus.

d/L’originalité de Spinoza est d’introduire l’ignorance dans le mode de construction de la superstition : elle est la conséquence de celui qui ne veut pas savoir, et qui par suite imagine qu’une instance maléfique, douée d’intention mauvaise, au-dessus ou dans du monde (le néo-libéralisme par exemple) met à mal magiquement l’ordre du monde et manipule l’homme. !!!. [Là aussi critique du populisme, dénonçant les coupables d’un côté et annonçant les prophètes d’un autre : il y a une force maléfique qui veut du mal pour l’homme ou pour le peuple (l’Europe, le néolibéralisme ou quoi que ce soit) et une instance providentielle quasi-religieuse capable détruire cette force tout aussi magiquement.]

**I.III. Transition : Retour sur les étapes de la genèse**

La superstition vient de l’état d’incertitude de l’homme à l’égard de la nature, du monde en général, incertitude de l’homme sur un triple registre : incertitude affective (crainte), cognitive (doute ou scepticisme sur le savoir) et ontique (portant sur la réalité à venir).

Revenons les trois temps de cette genèse :

-la centration de la superstition sur les affects de l’homme (la crainte, situation d’impuissance vécue) subis du fait du pouvoir incontrôlable de la fortune.

-Le second temps est celui de la superstition religieuse, un Dieu personnel qui punit l’homme et un culte pour se le concilier et changer le cours des choses au profit de ses désirs.

-Le terme enfin de cette genèse : le préjugé finaliste dans l’explication de l’ordre de la nature la croyance que la nature ne s’explique pas par elle-même, mais doit recourir à un principe qui s’ajoute pour comprendre ses effets négatifs sur l’homme[[15]](#footnote-15)

**D’OU LE GRAPHIQUE SUIVANT**

|  |
| --- |
| sur le savoir sur la réalité  **CRISE = SITUATION D’INCERTITUDE**  Effets vécus sous forme d’affects    Dominante négative/tristesse = **Crainte**  dominante positive = **Espoir**  contrôler les effets par un  **« Délire » imaginaire en 4 temps** :  Croire en des forces externes insaisissables  Interpréter les signes = anticiper les effets  Interprétation religieuse = colère et punition des Dieux  D’où culte pour le salut des hommes    **Préjugé finaliste**    Expliquer la nature par l’homme  et non l’homme par la nature |
|  |

2. **Deuxième étape de cette genèse de la superstition : la dérive superstitieuse de la religion**.

Dans la dernière partie du texte ci-dessus, c’est à une conception superstitieuse de la religion qu’il s’attaque. Mais la croyance religieuse n’est pas toujours ni nécessairement contaminée par superstition, c’est quelque chose qui s’y ajoute et la transforme en autre chose. Spinoza prend soin de distinguer entre la foi religieuse et la superstition religieuse dans le *TTP,* celle-ci étant une falsification et de corruption de la première.

Cela nous donne l’occasion de préciser en prolongement de la partie précédente la doctrine de Spinoza sur la religion et en particulier su la religion chrétienne. Il y là un étonnant rapprochement avec Nietzsche qui pourrait s’envisager, comme nous le verrons dans la partie sur Nietzsche.

D’abord, Spinoza constate, presqu’en sociologue, pour l’accepter comme principe de liberté religieuse, que la foi se diversifie en un grand nombre de croyances religieuses selon les individus, les pratiques, les époques et les doctrines, bref les religions instituées sont multiples. Mais Spinoza retient de cette diversité des religions d’une part qu’elle ne peut donner lieu à imposer un dogme autoritaire au détriment des autres, d’autre part, nous l’avons vu, que toutes les religions ont un point commun : elles portent sur des commandements très simples, en gros obéir à Dieu, c’est pratiquer la justice et la charité, c’est-à-dire l’amour entre tous les hommes, la même loi entre tous les hommes. Chaque religion enseigne des dogmes contraignant à l’obéissance, mais les dogmes religieux s’opposent du fait qu’ils participent d’une croyance fondée sur un imaginaire arbitraire. D’où il résulte l’impossibilité pour les religions de pouvoir entreprendre entre elles une discussion rationnelle non partisane. La superstition amène les religions à se dévoyer en inversant leurs propres credo, avec le risque d’intolérance, de violence et de guerre qui s’ensuivent.

Peut-on amener les hommes à la raison face à la croyance superstitieuse ? Spinoza prend soin de ne jamais attaquer directement les superstitieux comme tels, il s’adresse à des gens de bonne foi, des religieux qui veulent échapper à ces phénomènes de violence religieuse et d’intolérance. Mais on ne peut parler directement au superstitieux, car celui-ci prétend à un savoir irréfutable, qui procède de façon radicalement contraire à la raison : pour lui, ce qui est étonnant, irraisonnable, absurde, « extraordinaire ou insolite », hors des lois de la nature, est précisément ce qui signe l’impuissance de la raison humaine à expliquer de tels phénomènes irrationnels, mais justifie au contraire de faire appel à un pouvoir divin tout puissant, seul à même de faire exister des phénomènes contre-nature. On verra plus loin que le raisonnement du superstitieux rejoint « l’argument de l’ignorance ».

On l’a dit, les religions contiennent le germe de leur propre contamination en superstition. On retiendra deux dérives superstitieuses : la doctrine fallacieuse du libre arbitre et la critique du dogme judéo-chrétien du péché originel d’Adam dans la Bible. Spinoza conteste à nouveau la véracité du récit biblique. Comment Adam a-t-il pu manger le fruit défendu bravant l’interdit divin « Tu ne mangeras pas du fruit… » ? Cherchez l’erreur… Adam n'a rien compris de ce que voulait lui signifier Dieu : il a pris comme interdit divin ce qui était en réalité une préconisation pour sa santé physiologique. C’est pour ses conséquences physiologiques nocives pour le corps d’Adam que Dieu lui demande de ne pas manger la pomme. Il n’est donc pas question pour Dieu de parler d’empoisonnement et par suite de corruption de l’âme, mais d’empoisonnement du corps. Or, c’est de cette interprétation erronée que se sont emparées les religions pour justifier avec la faute d’Adam, l’imperfection de la nature humaine tombant dans le péché, et l’obligeant à expier sa culpabilité. Mais comment expliquer que Adam n’ait pas compris le sens de cette interdiction ? C’est parce que Adam était ignorant des causes pouvant entrainer cet effet morbide, qu’il a cru braver consciemment la volonté de Dieu :

« Qui, demandé-je, put porter la plus haute des créatures intelligentes à ce point qu’elle voulut être plus que Dieu ? [… ] Et suivant cela, comment a-t-il pu arriver au premier homme lui-même, maître de son âme et arbitre de sa volonté, se soit laissé égarer au point de souffrir que son âme se soit égarée ? » cité NO., 23.

Vu l’absurdité de la conclusion, Spinoza en conclut qu’il n’a pu utiliser correctement sa raison et pourquoi n’a-t-il pu l’utiliser ? Il était sous la dépendance de la passion, celle de manger la pomme en tant que telle pour son plaisir.

S’effondre d’autre part la croyance dans le libre arbitre : c’est l’idée que Adam aurait pu choisir délibérément de faire le Mal contre le Bien !!! Non, cette idée est à nouveau absurde, au sens où elle est contre-nature. Adam a mangé la pomme non parce que c’était moralement mal, mais parce qu’elle était bonne pour lui, pour le bénéfice que pouvait gagner son corps en puissance, en énergie. Mais là encore, faut-il nier la véracité du récit biblique ? Non, car on l’a dit, il faut tenir compte de ce que Moïse parle et écrit pour un peuple ignorant et fruste à cause de son esclavage en Egypte ; il écrit donc sous forme allégorique pour se faire comprendre, en prenant en compte la capacité limitée de ce peuple à comprendre la nature humaine. Son intelligence étant limitée, il faut lui faire comprendre métaphoriquement le désastre auquel il s’expose, s’il n’obéit pas à la loi divine, à savoir sa « chute ». Les interprétations théologiques interprètent comme transgression de la loi divine par l’homme ce qui est seulement l’ignorance pure et simple des lois de la nature et de sa nature.

Spinoza récuse ainsi la superstition fondatrice de la religion, qui est la croyance erronée, au mythe de la corruption originelle de la nature humaine. Qui a comme conséquence une conception négative du monde et de l’homme, et par suite, la restriction en résultant pour l’expansion de sa puissance. Ainsi la superstition religieuse est une encombrante passion triste qui essaie de se transformer en passion active, dans l’espoir d’une vie meilleure hors de la vie terrestre, espoir qui sera toujours déçu, car marqué par l’impuissance originelle de l’homme.

Le Dieu de la superstition n’a rien à voir avec le vrai Dieu que la raison peut connaitre : au lieu d’enseigner la justice et la charité, il enseigne au contraire les passions tristes, la haine, l’intolérance etc[[16]](#footnote-16)

**III. La croyance dans la finalité de la nature forme dérivée de la superstition**

A**rgumen**t : si la croyance dans une finalité du monde a son origine dans la superstition religieuse, elle s’étend en dehors du strict domaine religieux pour contaminer la connaissance même de la nature, elle a sa source dans les « fictions humaines » de l’imagination. On tirera la conséquence que Spinoza récuse une conception « humaniste » de la nature au profit d’une conception que l’on pourrait dire « antihumaniste » de la nature. Cette dernière expression est de ma responsabilité !

Nb Le raisonnement par la finalité est le type même du biais cognitif dénoncé par Claude Soutif !!

**III. 1. Du préjugé finaliste dans la religion au préjugé finaliste dans la connaissance de la Nature**

La superstition n’est pas confinée à la seule conception religieuse du monde, elle pénètre aussi notre manière de connaître la nature elle-même, dans le fonctionnement et les lois de celle-ci[[17]](#footnote-17). Quand Spinoza parle de la Nature, il faut comprendre comme la totalité de ce qui est, le monde dans son ensemble, la nature physique comme la nature physique comme la nature sociale et affective (les affects). Sous quelle forme opère alors la superstition pour s’étendre hors du champ religieux et entrer dans le champ de la connaissance même de la nature ? Elle s’appuie pour Spinoza sur le préjugé finaliste dont il analyse le mécanisme dans *l’Appendice* de la Partie 1 de *L’éthique.* Nous nous situons ici sur un registre plus épistémologique, c’est cela qui m’intéresse dans ce préjugé finaliste, car c’est le genre de questionnement qui concerne la connaissance du monde, la structure même du monde, et la place de l’homme dans la connaissance de la nature.

Parmi les conséquences de la superstition, en dehors de la crainte que nous avons mis en évidence (nous réagissons à la peur par une réaction affective de déni du réel et par une réaction de culpabilisation[[18]](#footnote-18)), il y a le préjugé finaliste. Toutes deux, crainte de la réalité et croyance à la finalité de la nature, ont comme conséquences de maintenir l’homme dans l’impossibilité de sortir de l’ignorance des choses et de le conforter dans son vouloir ne pas savoir (cf Habermas : le savoir du non savoir).

En quoi consiste pour l’essentiel, ce principe de finalité ? Il consiste à croire que les hommes ne sont pas dans la nature, dans le monde, sans raison, que la nature suit un but, une fin, qui est d’être au service de l’homme, et que ce principe va permettre de tout comprendre. De ce préjugé naît aussi une certaine forme de superstition qui renverse l’assise ontologique du monde, pourrait-on dire : elle présuppose au fond à croire que la nature est faite pour l’homme, et non pas l’homme pour la nature.

Spinoza va disséquer cette illusion (qui procède logiquement d’une inversion ontologique) dans le célèbre **Appendice** *Ethique1* dans lequel il articule deux fils conducteurs : il montre que la superstition religieuse engendre le préjugé finaliste, et que la superstition religieuse, s’élargissant au registre épistémologique, inocule le poison de la finalité dans l’explication même des événements et phénomènes de la nature.

Le but est de dénoncer une forme d’ethnocentrisme (l’homme n’est pas le centre du monde comme la terre n’est pas le centre de l’univers) non pas dans le seul domaine de la religion (Dieu a créé la nature pour l’homme), mais dans le fondement même d’une théorie de la connaissance de la nature et de l’ordre du monde [[19]](#footnote-19).

Revenons à cet *Appendice* de *L’Ethique,* Partie 1. Le préjugé finaliste avons-nous dit est l’explication des choses par leur finalité, leur but, en l’occurrence leur utilité pour l’homme, il y a des choses dans la nature qui sont utiles, les yeux servent à voir, les animaux faits pour nous nourrir, le soleil pour nous éclairer etc. En rapportant spontanément les choses à soi, de fil en aiguille, on se met à expliquer le monde entier de cette façon là comme si le monde entier lui-même était fait au fond pour nous. Mais alors si tout est fait pour nous, on en vient inévitablement à supposer que cela n’est pas dû au hasard, qu’il y a derrière, un « directeur de la nature », un ou plusieurs Dieux, qui ont agencé cet ordre pour nous. On peut considérer que ce que Spinoza appelle Dieu, ce n’est pas seulement le Dieu des religions, mais plus largement, de façon « plus laïque », les instances ou puissances extra ou supra-naturelles qui interviennent dans la régulation de l’ordre des choses et du monde[[20]](#footnote-20). Venons-en au texte ci-dessous :

« Car ayant considéré les choses comme des moyens, ils [les hommes]ne pouvaient pas croire qu’elles fussent faites par elles-mêmes ; mais pensant aux moyens qu’ils ont l’habitude d’agencer pour eux-mêmes, ils ont du conclure qu’il y a un ou plusieurs maîtres de la nature, doués de liberté humaine, qui ont pris soin de tout pour eux et qui ont tout fait pour leur convenance.  Or, comme ils n’ont jamais eu aucun renseignement sur le naturel (*ingenium)* de ces êtres, ils ont dû en juger d’après le leur, et ils ont admis que les Dieux disposent tout à l’usage des hommes pour se les attacher et être grandement honoré par eux, d’où il résulta que chacun d’eux suivant son naturel propre inventa des moyens divers de rendre un culte à Dieu afin que Dieu l’aima plus que tous les autres et mis la nature entière au service de son aveugle désir et de son insatiable avidité. »

Précisons l’argumentation du texte : si les choses sont bénéfiques pour l’homme, on ne peut pas croire que cela soit dû au hasard ou à une nécessité aveugle. Il faut bien « un ou plusieurs maîtres de la nature » en soient les instigateurs. Mais comme on ne sait rien sur ces êtres mystérieux, on va entrer dans le délire, on va faire de l’anthropomorphisme, car on les imagine semblables à nous ; ce qui plait à Dieu est à l’image de ce plait à nous-mêmes : quand on rend service à quelqu’un, c’est en général pour en obtenir en retour remerciements, honneurs, gloire etc. Par conséquent, si les Dieux ont tout fait pour nous, c’est pour obtenir en retour de la gloire, des honneurs, etc ., toutes formes de remerciements ; nous devons les honorer, pour attirer leurs faveurs et qu’ils nous fassent du bien en retour. C’est là ce qui installe un culte et ainsi se met en place la religion~~.~~ Mais étape ultérieure que Spinoza n’évoque pas ici, au lieu que le monde soit fait pour la gloire de Dieu, la religion devient moyen de pouvoir, elle devient son propre but et non un moyen pour des fins morales, car comme il y a de la concurrence entre les cultes -chacun se voulant meilleur que l’autre, les conflits débouchent sur la violence et les guerres religieuses. Ce que Spinoza a développé, nous l’avons vu dans le *TTP* dans la partie précédente.

[On remarquera là aussi l’acuité et l’actualité de l’analyse de Spinoza : cette instance bénéfique qui veut du bien à l’homme, ce peut être la main invisible qui régule harmonieusement les échanges du marché capitaliste, ce peut être aussi l’idéologie d’un progrès bénéfique pour l’évolution de l’humanité, la santé, la richesse, ou encore l’idéologie d’une société promise à une égalité sans classes sociales, ou d’une société théocratique établissant sur terre le dessein divin etc. A l’inverse, le néolibéralisme peut être considéré comme une instance délibérément malveillante pour l’homme. Ce sont là autant de variantes du finalisme téléologique pouvant piloter l’ordre du monde. En situation de peur devant une situation et d’incertitude des savoirs pour comprendre le monde et agir, nous avons tendance à nous fier à un homme providentiel le P. Raoult ou un médicament miracle, la chloroquine. Nous voulons pour éviter le mal, nous réorienter sur la croyance magique dans un bien rassurant.]

Continuons : On a vu que l’homme peut influencer le cours de la nature à son avantage par le biais d’un culte rendu aux Dieux. Mais, ajoute Spinoza dans le texte, si la Nature est faite pour l’homme, celui-ci est poussé à en vouloir beaucoup, à lui demander toujours plus : les besoins de l’homme dérivent en égoïsme, mettant la nature « au service de son aveugle désir et insatiable cupidité ». On peut remarquer l’actualité du diagnostic « écologique » de Spinoza. On verra plus loin qu’une certaine écologie s’est revendiquée de Spinoza. Les besoins de l’homme deviennent pour ainsi dire contre-nature, si l’on peut dire, en un triple sens : à l’égard de sa propre nature d’homme (cupidité), à l’égard de l’objet de ces besoins (capricieux, ils ne tiennent pas compte de la nature de la nature, etc), au sens enfin où le pouvoir de l’homme sur la nature défigure et dénature la nature, détournant en effet les lois de la nature à leur profit !! (La nature considérée comme réservoir de ressources à exploiter, comme on dit).

Mais comme ce processus n’est que le résultat de son impuissance effective à connaître les lois de la nature, les hommes compensent leur ignorance en introduisant les causes finales dans l’explication du monde tel qu’il leur apparaît :

**«**Ainsi ce préjugé est devenu superstition et a plongé de profondes racines dans les esprits, ce qui fut une raison pour chacun de chercher de toutes ses forces à comprendre les causes finales de toutes choses et à les expliquer. Mais en voulant montrer que la nature ne fait rien en vain, cad qui ne soit à l’usage des hommes, ils semblent avoir uniquement montré que la nature et les dieux délirent aussi bien les hommes. Voyez je vous prie où cela conduit. Parmi tant d’avantages qu’offre la nature, ils ont du trouver un nombre non négligeable d’inconvénients comme les tempêtes, les tremblements de terre les maladies, etc. et ils ont admis que ces événements avaient pour origine l’irritation des dieux devant les offenses que leur avaient faites les hommes ou les fautes commises dans leur culte. Et quoique l’expérience s’inscrivit en faux chaque jour contre ces croyances et montra par d’infinis exemples que les avantages et les inconvénients échoient indistinctement aux pieux et aux impies ils n’ont pas cependant renoncé à ce préjugé invétéré. Il leur a été en effet plus facile de classer ces faits au rayon des objets inconnus dont ils ignoraient l’usage et de garder ainsi leur état actuel et inné d’ignorance que de ruiner toute cette construction et d’en inventer une nouvelle ».

Cette superstition se prolonge comme nous l’avons dit en dehors du domaine de la religion pour s’infiltrer de manière pernicieuse pour corrompre notre épistémologie, c’est-à-dire notre manière de comprendre les choses et notre ontologie de la Nature. Comment ? En introduisant le modèle d’explication par les causes finales dans le cours des choses de la nature : « la Nature ne fait rien en vain (cad qui ne soit à l’usage des hommes) », l’ordre du monde est centré sur ce qui sert le bien de l’homme : un Dieu, une Intelligence, un Dessein.

Je m’arrête un moment pour préciser le contexte de cette critique radicale. Spinoza s’en prend au préjugé de l’ethnocentrisme dirait-on aujourd’hui. Spinoza opérera un renversement radical : à la connaissance de la nature par l’homme, il oppose et substitue la connaissance de l’homme par la nature, il étend le schéma épistémologique fondant les sciences de la nature de son siècle (la mathématisation des lois de l’univers) pour nous préserver de cette projection ethnocentrique de l’homme sur la nature. D’une certaine manière, Spinoza veut nous prémunir, si on veut lancer le bouchon un peu loin, une conception humanisme de la nature, il y a chez lui en quelque sorte une conception anti-humaniste de la nature : c’est l’homme qui contamine la nature et non la nature qui contamine l’homme, ce qui est évidemment difficile d’accepter en période de pandémie. La nature est sans humanité, nous ne pouvons lui attribuer des intentions malignes, ni croire qu’elle comporte un vice ou une corruption interne. C’est moi qui tire les conséquences radicales de la posture de notre auteur.

Il n’empêche que cette Nature n’est pas toujours bienveillante à notre égard, elle nous apparait par moments inhumaine, anti-humaine, comme dans le cas des maladies, des pandémies etc. comme si elle nous voulait du mal, ou comme si elle était dirigée par un vice interne, hostile à la vie, humaine en particulier. On pourrait dans ce cas considérer que le principe finaliste soit miné par une contradiction : si la nature est faite pour le bien de l’homme, pourquoi produit-elle ce qui est mal pour l’homme, des choses néfastes pour l’homme ?  les tremblements de terre, les maladies, catastrophes etc.. Comment expliquer tout ça ? Le schéma superstitieux est simple : les dieux se vengent parce que nous avons commis des fautes dans le culte, qui sont des péchés commis par les hommes à l’égard des Dieux, et ceux-ci punissent ceux qui n’ont pas fait le bon culte.[[21]](#footnote-21)

Mais il faut aller plus loin dans le raisonnement pour dénoncer l’impasse du de l’ignorance, signant un surcroit d’ignorance, un barrage au savoir. De tels événements atteignent de façon aveugle et injuste les innocents comme les pécheurs, les enfants, les pieux comme les impies. Que répond le superstitieux à cette objection ? Voilà la réponse, imparable dans sa logique même : la volonté de Dieu est impénétrable, et vouloir essayer d’en connaitre ses raisons est sacrilège, car ce serait lui demander des comptes, acte impie signe de notre arrogance. Allons plus loin : c’est que de tels événements « inhumains », pourrait-on dire, « dépassent de très loin la portée de l’intelligence humaine », incompréhensibles pour les limites de l’intelligence humaine, car relevant de décisions divines dont les raisons sont inaccessibles à l’homme. De plus, et c’est essentiel, l’impie par excellence est celui qui cherche non pas les causes finales des choses, mais les causes efficientes, celui qui croie que la nature agit seulement du fait de sa propre nature, ce que font les scientifiques, sans chercher un ailleurs ou un au-delà. Renvoyant l’origine des phénomènes à une intention divine, l’on débouche sur un non savoir, ou un savoir falsifié.

Il ressort de tous ces arguments que le recours aux causes finales consacre l’impuissance de l’homme à connaître la nature tant dans son fond que dans ses moyens : la réalité reste inconnue, parce que, en son fond divin, cachée, la capacité de connaissance de l’homme combinée avec son« … état actuel et inné d’ignorance » consacrent l’imperfection native de sa nature. Il s’ensuit une paralysie du savoir qui l’empêche « … de ruiner cette construction et d’en inventer une nouvelle. »

Résumons cette partie centrale**.**  Dans le 1er cas, la finalité est transcendante à la nature, elle a son siège en un Dieu Providence qui a fait la nature pour l’homme ; dans le second cas, la finalité est immanente à la nature même, l’ordre monde convergeant vers une fin dont l’homme représente le point d’arrivée (voir le créationnisme, avec la critique de Lecointre[[22]](#footnote-22), qui imagine qu’un dessein, une intelligence, oriente téléologiquement l’évolution vers la perfection d’un être représenté par l’espèce humaine[[23]](#footnote-23). Mais aussi dans le champ de l’économie orientée vers des fins humaines)

**III.2. Suite : la déconstruction du raisonnement par les causes finales dans cet *Appendice***

Ça, c’était le premier temps de la dénonciation du finalisme par Spinoza. Avançons encore. Quelle perversion la finalité introduit-elle dans la compréhension rationnelle de la Nature ? L’explication par la finalité va à l’encontre du principe simple que Spinoza veut faire valoir : la nature contient son propre principe de production des choses, des phénomènes, et son propre principe d’explication. Mais extirper le finalisme dans l’esprit où il est enraciné n’est pas si simple, car il y a une complaisance dans la connaissance fictionnelle de la nature : elle se développe en effet sur le registre de l’imagination, sans en avoir conscience, et en prétendant s’exercer sur le registre de l’entendement, de la raison !! D’où la difficulté à la démasquer et déconstruire la rationalité de l’argumentation qu’elle oppose.

Comment dénoncer alors que : « Les causes finales ne sont que des **fictions humaines** » ? Spinoza leur oppose de nouveaux arguments pour dénoncer leur dimension fictionnelle :

a/Dans un premier temps elle procède à une inversion de l’ordre du monde,

« Cette doctrine finaliste met le monde à l’envers. Car ce qui, en réalité, est cause, elle le considère comme effet, et inversement. Ce qui est par nature est antérieur, elle le rend postérieur. Enfin ce qui est le plus élevé, le plus parfait, elle le rend le plus imparfait. »

Elle inverse l’ordre des causes et des effets. Cela vient du fait que l’on ne connait d’abord les choses que par les effets physiques et affectifs (positifs ou négatifs) qu’elles provoquent sur notre corps ou notre esprit. L’affect en premier dans l’explication de la cause. Dire que le virus m’a infecté a une signification ambiguë : cause de l’infection de mon corps, ou est-ce l’effet nocif du virus qui est cause de cette infection ? De nocif, on passe subrepticement à néfaste, ce qui serait dire que le virus est infectieux par nature, lui attribuant une propriété néfaste voire maléfique. Ce simple déplacement de mot change tout. Or le virus mène sa propre vie biologique, pourrait-on dire, s’agissant d’une chaine de causalité, indépendante des affects que je peux ressentir. Le principe de finalité suppose en outre la croyance dans une nature parfaite, ou au contraire la croyance dans une nature viciée, comme si celle-ci avait failli, comme si la nature devait être parfaite. Il n’y a pas de mal ni de bien dans la Nature.

b/ « Cette doctrine détruit la perfection de Dieu ». Si on met la Nature à la place de Dieu -comme je propose de le faire dans une perspective de lecture laïque et athéiste de Spinoza- cela voudrait dire que la Nature ne suffit pas à expliquer ce qu’elle est, elle serait privée donc de quelque chose, incomplète, Si la nature agit en vue d’une fin, il manquerait alors quelque chose à la Nature, ce qui est absurde, elle aurait donc besoin de quelque chose qui ne fait pas partie d’elle-même. Commandé par un principe externe ou plutôt étranger (de l’ordre d’une intention) il faudrait ajouter une instance externe ou interne expliquant cette finalité (un Dieu, un Grand dessein, etc..)

c/ D’où cette doctrine finaliste conduit à « … un nouveau mode d’argumentation : la réduction non à l’impossible, mais à l’ignorance ». Il est difficile de comprendre ce que signifie ce **principe de réduction à l’impossible,** comme si celui-ci était évident pour le lecteur. Je ne connais pas d’autre passage où Spinoza s’en explique. Le principe de finalité réduit la réalité à l’impossible : éliminant le possible, il implique qu’il n’y ait pas d’autre réalité possible. Les choses étant organisées selon une fin ultime, elles n’auraient pas pu se produire autrement que ce qu’elles sont, comme elles ont eu lieu. Du point de vue de ce principe, ce qui est, est bon par nature (le néolibéralisme par exemple ?). La fin prédétermine ici ce qui ne peut manquer d’avoir lieu (cette fin, comme nous l’avons dit, pouvant prendre plusieurs visages, celui d’une puissance maléfique ou au contraire bénéfique).

Mais **l’argument de la « réduction à l’ignorance** » se situe sur un autre plan, celui du registre épistémique, celui de la connaissance des choses par la pensée. Or, la doctrine finaliste veut prendre l’explication causale à son propre piège. Quand on se trouve en présence d’un événement qui semble naturellement ou physiquement impossible, comment le principe de finalité s’en sort-il sans se mettre en échec ? Comment rendre compte de sa supériorité par rapport à l’explication causale et déterministe ? Expliquer ce qui semble impossible, voilà l’enjeu. Spinoza prend l’exemple d’une tuile qui tombe du toit et tue quelqu’un. Là aussi, il s’agit de quelque chose qui est contrefactuel, c’est-à-dire contre le bon ordre, c’est un désordre de la nature. L’explication n’est plus ici dans la colère de Dieu, dans la punition de Dieu, mais procède de la recherche des causes efficientes (naturelles) qui ont provoqué cet événement dramatique : pourquoi est-ce arrivé ce jour-là, pourquoi est-il sorti, est-il passé dans cette rue etc. ? L’argument finaliste veut pousser l’explication causaliste jusqu’à son terme pour montrer sa déficience. Car recourir au raisonnement par les causes efficientes finit par montrer ses limites : il allait voir un ami, le vent soufflait etc. ce qui va aboutir à une impasse : oui, mais pourquoi le vent soufflait-il ? Le superstitieux ne cesse de nous interroger sur les causes des causes à l’infini et comme on ne pas connaître toutes les causes efficientes des choses, on se trouve contraint de recourir à une fin qui rend compte de ce que l’on ne peut savoir, et qui aligne la série des événements successifs. Et Spinoza dit que la recherche d’une fin dernière contraint de se réfugier dans la volonté de Dieu, « cet asile de l’ignorance » dit Spinoza de façon sacrilège !! :

«…. Pourquoi l’homme a-t-il été invité ce jour-là ?»  Ils ne cesseront ainsi de vous interroger sur les causes des causes, jusqu’à ce que vous soyez réfugiés dans la **volonté de Dieu, cet asile de l’ignorance**. » (nous soulignons)

La superstition semble prendre la raison à son propre piège, car notre connaissance des causes des choses est limitée. La causalité nous condamne à l’inconnaissabilité intégrale, le superstitieux confine cet inconnaissable dans l’énigmatique volonté divine : par nature arbitraire !! Ce qui condamne du même coup le superstitieux à commettre un sacrilège envers Dieu. A la recherche hypothétique d’une cause parmi les causes multiples et à sa validation, ce qui est la méthode scientifique par excellence, les superstitieux ont substitué une autre forme argumentée, qui est la réduction à l’ignorance, l’impossibilité de savoir, et l’impossibilité du savoir.

On notera le culot et le courage de Spinoza à vouloir appeler la volonté divine un gouffre d’ignorance !! .

d/ D**ernière modalité de la finalité**, celle qui consiste à attribuer des valeurs à la nature, telles que le *Bien* vs *le Mal*, le *Beau vs le Laid*, *le Chaud vs le Froid* sensible… La conception finaliste de la nature nous conduit à injecter des jugements de valeur dans/sur la nature, à attribuer à la nature des valeurs, éthiques, esthétiques sensibles. Rappelons que Spinoza insiste sur le fait que la finalité procède de l’homme et non de la nature, c’est lui qui injecte dans une nature qui en est dépourvue des intentions semblables à celles des hommes, qui vont alors gouverner les représentions de l’homme sur la nature de la nature, pourrait-on dire, mais aussi celles gouvernant par suite le choix de leurs propres actions. L’homme pense, de plus, être libre de choisir…, il agira en retour, là aussi par un mécanisme d’inversion, en fonction de ces valeurs : on croit en effet que les valeurs sont premières, alors qu’elles sont dérivées de notre imagination, de notre subjectivité, sur la nature. Or les valeurs sont marquées pour Spinoza comme pour l’ensemble du domaine de la finalité par une opposition binaire, + ou – positive ou négative : Le Bien a son opposé dans le Mal Le Beau dans le Laid, etc. :

« Ils croient que toutes choses ont été faites pour eux ; et ils disent que la nature d’une chose est bonne ou mauvaise, saine ou corrompue, selon la manière dont ils sont affectés »

Encore un pas de plus : non seulement nous croyons que la nature obéit à des normes ou valeurs, mais nous croyons que la finalité prévalente de la nature est celle du Bien plutôt que du mal, du Beau plutôt que du Laid etc. Autre registre du même préjugé ici : celui d’une finalité de la nature orientée vers le meilleur monde (contre Leibniz ?) qui nous conduit par conséquent à vouloir un monde meilleur (et à l’instituer !! remarque personnelle : on sait les dégâts d’une telle contrainte lorsqu’elle impose politiquement de passer dans les faits : religion, totalitarisme. A l’inverse le complotisme : qui veut en sous-main le mal à l’encontre d’un monde meilleur, mais le masque par l’affichage du Bien.). Les hommes croient préférentiellement et plus facilement qu’il est mieux de se représenter un monde avec de l’ordre, « bien ordonné » plutôt qu’avec du désordre « mal ordonné », sans harmonie.[[24]](#footnote-24) C’est un monde ordonné qui les affectent positivement, c’est-à-dire bénéfiquement :

« Ils ont du juger que, dans chaque chose, le principal est ce qui leur est le plus utile, et estimer les plus excellentes toutes celles dont ils étaient le plus heureusement affectés. Aussi ont-ils été conduits à former ces notions par lesquelles ils disent expliquer la nature des choses, à savoir *le Bien, le Mal, l’Ordre, la Confusion, le Chaud, le Froid, la Beauté et la Laideur* […]

Donc tout ce qui contribue à la santé et au culte des Dieux, les hommes l’on appelé Bien ; ce qui leur est contraire, ils l’on appelé Mal. Et comme ceux qui ne comprennent pas la nature des choses sont incapables de ne rien affirmer sur elles, mais les imaginent seulement et prennent l’imagination pour l’entendement, ils croient fermement qu’il y a de l’ordre dans les choses, ignorants qu’ils sont et de la nature des choses et de la leur propre. »

D’où vient l’erreur ? Les valeurs ne sont qu’une extrapolation -abusive- de ce que les hommes estiment bon ou mauvais pour eux, qu’ils souhaitent ou rejettent et qu’ils transforment en Bien et Mal en soi. S’il y a du Bien dans la nature, est-ce parce que celle-ci est faite pour la santé du corps ? Non, il y a là aussi une inversion de causalité : la santé résulte de ce qui est bon pour le corps de l’homme dans la nature, dont il est partie intégrante.

1. **L’impasse du finalisme : « La nature ne veut pas de mal à l’homme »**

On rappelle ce que l’on a appris et on essaie de l’utiliser pour démasquer les discours finalistes.

Ce que l’on a appris est d’une simplicité aveuglante, dont nous sommes loin d’épuiser les conséquences : **il n’y a pas de finalité *de* la nature, et il n’y a pas de finalité *dans* la nature** (l’équivalent du nihilisme de Nietzsche ?)

On peut maintenant pointant les deux sources d’une telle erreur et sur la perspective (la vérité) qu’il ouvre : il y a dans le finalisme une erreur ontologique qui se double d’une erreur épistémologique d’autre part.

L’erreur ontologique, fondamentale, est de croire que, en ce qui concerne la nature de l’homme (ses actions, sa conduite, ses affects, ses passions etc), il soit maître de lui. Mais nous nous pensons libres, car nous ignorons les causes qui nous déterminent. Et la plupart de ceux qui s’occupent de comprendre l’homme :

«  … *paraissent traiter, non de choses naturelles qui suivent les lois ordinaires de la nature, mais de choses qui seraient hors nature. Mieux, on dirait qu’ils conçoivent l’homme dans la Nature comme un empire dans un empire. Car ils croient que l’homme trouble l’ordre de la Nature plutôt qu’il ne le suit, qu’il a sur ses propres actions une puissance absolue et qu’il est déterminé par soi.* »

La puissance de ce texte (début préface du Livre III) laisse sans voie !!!!

Un second point majeur, qu’il faut tirer de ce dernier texte, c’est que Spinoza, et c’est l’argument fondamental contre le finalisme, rejette ce que l’on pourrait appeler une conception humaniste de la nature. L’humanisme c’est croire que la nature est à la mesure de l’homme, que l’homme est la mesure de l’homme. On pourrait dire polémiquement que Spinoza soutient une conception anti-humaniste de la nature. A l’appui de cette thèse paradoxale, on peut citer ce texte étonnant ci-dessous de La peste de Camus (tiré d’une émission de FC récente sur la maladie avec Claire Marin) :

**«**Il y a eu dans le monde autant de pestes que de guerres et pourtant pestes et guerres trouvent les gens toujours aussi dépourvus. Le docteur Rieu était dépourvu comme l’étaient nos concitoyens et c’est ainsi qu’il faut comprendre ses hésitations. C’est ainsi qu’il fat comprendre aussi qu’il fut partagé entre l’inquiétude et la confiance. Quand une guerre éclate, les gens disent ça ne durera pas, c’est trop bête et sans doute une guerre est certainement trop bête mais cela ne l’empêche pas de durer. La bêtise insiste toujours, on s’en apercevrait si on ne pensait pas toujours à soi. Nos concitoyens à cet égard étaient comme tout le monde, ils pensaient à eux-mêmes, autrement dit ils étaient humanistes, ils ne croyaient pas au fléau. Le fléau n’est pas à la mesure de l’homme, on se dit donc que le fléau est irréel,, c’est un mauvais rêve qui va passer, mais il ne passe pas toujours et de mauvais rèves en mauvais réves, ce sont les hommes qui passent et les humanistes en premier lieu parce qu’il n’ont pas pris leurs précautions.la nature ne veut pas du mal à l’homme, elle n’est ni malfaisante ni malveillante. Nos concitoyens n’étaient pas plus coupables que d’autres Ils ont oublié d’être modeste, voilà tout et ils pensaient que tout était encore possible pour eux, ce qui supposait que les fléaux étaient impossibles. Ils continuaient de faire des affaires, ils préparaient de voyages, ils avaient des opinions. Comment auraient-ils pensée à la peste qui supprime l’avenir, les déplacements et les discussions. Ils se croyaient libres et personne ne sera jamais libre tant qu’il y aura des fléaux ?

Que se passe t’il dans ce texte admirable de perspicacité ? Rieu part d’un déni de réalité, l’impossibilité pour lui d’accepter l’existence du fléau, de la pandémie, c’est-dire au fond la démesure de la nature. Pourquoi ce refus ? C’est notre conception humaniste de la nature qui fait barrière, obstacle. L’humanisme c’est en effet concevoir la nature à la mesure de l’homme, l’erreur de penser la nature à l’échelle humaine, faisant *comme si* le fléau était impossible (on a vu tout à l’heure l’argument de la réduction à l’impossible : on ne croit pas que la nature soit capable d’un tel possible ; notre sentiment d’impossibilité d’une telle réalité étant enforcé par le fait que nous croyons que nos sociétés sont définitivement immunisées à l’égard d’une telle possibilité par la science et notre technologie médicale.] D’où le manque de ressources intellectuelles (le savoir scientifiques par exemple) et symboliques (religieuses, mythologiques) pour faire face à un tel évènement. La SF d’aujourd’hui peut jouer ce rôle substitutif de créer fictionnellement de tels événements impossibles dans notre monde en créant des mondes contrefactuels. en y associant savoir et les symboles manquants. Tels que *la Peste*, mais d’autres aussi….

A ce propos, penser le fléau ou la pandémie **comme une guerre,** c’est encore penser la nature sur le modèle de l’humanisme : car la guerre suppose qu’il ait un ennemi qui veut nous tuer, nous menace de mort, qui suppose de plus une guerre des hommes entre eux. Or, comme il est dit dans le texte, la nature n’a rien qui soit humain, puisque sans volonté de nuire, si elle ne nous est indifférente, par contre elle est en elle-même indifférente à l’homme et a ses lois propres, qui ne sont pas celles de l’homme**.** Et il faut inventer une nouvelle mesure, une nouvelle norme, dirait Canguilhem. Et il nous faut des figures imaginaires, littéraires et graphiques, pour nous représenter ce genre de choses, qui soit à la mesure de nos affects.

Dénoncer en sciences humaines les conceptions téléologiques, aussi bien celles d’un progrès inéluctable des sociétés vers l’accomplissement d’un monde meilleur (néolibéralisme, … main bienfaisante du marché), idéologies politiques (sociétés idéales communistes ou théocratiques..).

Si on avait à récapituler, le finalisme comme argument épistémologique se présente sous les formes suivantes :

a/-l’ensemble des lois de la nature convergent vers un but qui est soit la réalisation de quelque chose, terme d’un mouvement, devenir, processus, évolution, soit l’accomplissement de quelque chose qui va vers le meilleur (amélioration, progrès, perfectionnement).

-Le but est prédéterminé et préfiguré dans le début même du processus, mouvement téléologique (cf la dialectique de Hegel) Téléologie [[25]](#footnote-25)

b/-Une force, une puissance qui anime l’ensemble, qui peut être un Dieu ou son substitut, explication religieuse du monde.

c/-Une intentionnalité, semblable à celle de l’homme, anthropocentrisme.

d/-un architecte qui organise l’harmonie de l’ensemble, un dessein

Une

Quant à la dimension épistémologique, elle réside en ceci que la « doctrine de la finalité » est construite dans le registre cognitif de l’imagination et non dans celui de l’entendement[[26]](#footnote-26). Ces normes sont des créations illusoires de l’imagination qui se prétend entendement, postulant la finalité d’un ordre de perfection harmonieux. L’harmonie est une catégorie finaliste renforcée par la manière dont nos sens sont affectés (odorat, toucher, audition dans le cas de la musique par exemple), mais qui contamine aussi la représentation cosmologique de l’univers : « Il y a même des philosophes pour croire que les mouvements célestes composent une harmonie. »[[27]](#footnote-27). C’est encore une fois croire que la finalité est dans les choses, qui contribue à ce que la structure des choses réponde aux attentes des hommes. On doit pouvoir trouver un tel biais cognitif dans les sciences humaines et particulièrement dans les sciences économiques qui touchent au bien de l’homme ; mais aussi les sciences biologiques (le créationnisme, voir Dawkins). L’imagination crée, en les superposant aux choses de la nature « des êtres, non de raison, mais d’imagination. »

Pour exemple d’une nouvelle épistémologie, G. Canguilhem, philosophe médecin, substitue dans *Le normal et le pathologique* à la notion de finalité, celle de **norme.** La norme c’est le pouvoir régulateur d’un organisme d’instituer un équilibre dans la variation de ses états pour maintenir sa vie. :

« La santé est précisément et principalement chez l’homme une certaine latitude, un certain jeu des normes de la vie et du comportement Ce qui la caractérise c’est la capacité de tolérer des variations des normes auxquelles seule la stabilité est apparemment garantie et en fait toujours nécessairement précaire des situations et du milieu confère une valeur trompeuse de normal définitif. Idée de risque, de vulnérabilité, rien n’est acquis.. L’homme n’est vraiment sain que lorsqu’il est capable de plusieurs normes lorsqu’il est plus que normal. La mesure de la santé c’est une certaine capacité à surmonter des crises organiques pour instaurer un nouvel ordre physiologique [équilibre]différent de l’ancien. Sans intention de plaisanterie. La santé c’est le luxe de tomber malade et de pouvoir s’en relever. Toute maladie est au contraire la réduction du pouvoir d’en surmonter d’autres. »

Etre malade c’est un état « normal » du corps, un déséquilibre, un écart par rapport à la norme, ce n’est pas le contraire de la santé, c’est certes un rétrécissement de la santé, crise qui demande d’inventer une nouvelle norme à l’organisme.

Sur les perspectives : l’exigence pour Spinoza est de décentrer -et par là libérer- la Nature de la finalité que lui impose l’homme pour faire retour à la Nature, si l’on peut dire : « Les hommes jugent des choses et les imaginent selon la disposition de leur cerveau plutôt qu’ils ne les comprennent par leur entendement. »

Que l’homme soit dans la nature et non pas surplombant la nature pour l’utiliser à ses besoins et par conséquent la dénaturer peut-être à l’origine d’une pensée écologique originale. Cela est le cas. Le théoricien de « l’écologie profonde » Arne Naesse a placé sa réflexion sous les auspices de la pensée de Spinoza. De ce que l’homme fasse partie de la nature, il s’ensuit que tout existant est une partie de la nature, qui est par suite en connexion avec l’ensemble des objets de son environnement, tant dans une interaction causale que dans une relation de solidarité. [[28]](#footnote-28)

On peut opposer notre expérience qui nous fait croire à l’inverse que nous sommes libres que nous agissons arbitrairement par notre volonté, il s’agit de critiquer les données de l’expérience immédiate, de la conscience immédiate. Au modèle finaliste s’oppose le modèle mathématique qui ne soucie que des propriétés universelles des figures géométriques, et non des fins, dont se déduisant les conséquences nécessaires et incontestables. Nous vivons dans un rêve, dit Spinoza. Au modèle finaliste s’oppose l’autre modèle des mathématiques, dont on déduit de la nature d’un objet math (un triangle) des conséquences nécessaires, incontestables et universelles. Le propos de S est d’appliquer cette méthode géométrique à la co. de Dieu, de l’homme.

Ce sont les mathématiques en effet qui mettent à la portée de l’intelligence humaine la vérité des choses, elles sont le modèle de toute connaissance, pour la raison elles ne s’occupent « … non des fins mais seulement des essences et des propriétés des figures ». Car une connaissance de la Nature de type mathématique a « je ne dis pas le pouvoir d’attirer, mais du moins celui de convaincre tout le monde. »

Comme le dit la même Préface du Livre III, que ce soit pour ce qui fait la singularité de la nature humaine, ce n’est pas d’abord sa raison, mais ses sentiments et affects. Or ceux-ci ne dérogent pas de la nécessité causale des lois de la nature :

*« Sans doute […] paraitra-t-il extraordinaire que j’entreprenne de traiter des vices et de la futilité des hommes selon la méthode géométrique, que je veuille démontrer par un raisonnement rigoureux ce qu’ils proclament sans cesse contraire à la Raison, cela même qu’ils disent vain, absurde et horrifique. Mais voici mon argument (ratio). Il ne se produit rien dans la Nature qui puisse lui être attribué comme un vice inhérent ; car la Nature est toujours la même […] Ce qui signifie que les lois et règles de la Nature, suivant lesquelles toute chose est produite et passe d’une forme à une autre, sont partout et toujours les mêmes, et par conséquent il n’y a qu’un moyen de comprendre la nature des choses, qu’elles qu’elles soient : par les lois et les règles universelles de la Nature.*

Spinoza, fondateur des sciences humaines ? Eh ben !![[29]](#footnote-29)

*« Je traiterai donc de la nature de la force impulsive [LeTrieb de Freud et Nietzsche ?] des sentiments et de la puissance de l’esprit selon la même méthode […qui a précédé] et je considérerai les actions et les appétits humaines de même qu’il était question de lignes de plans et ou de corps. »*

*« Voilà pourquoi les sentiments de haine, de colère, d’envie etc., considérés en eux-mêmes, obéissent à la même nécessité et à la même vertu de la Nature que les autres choses singulières. »*

Les sentiments ne sont en rien contre-nature, par conséquent contraires à la raison, ils ne sont en rien irrationnels, insignifiants, ni ils ne sont en rien contraires aux lois de la Nature (comme un vice dans celle-ci). Alors pourquoi pas une mathématique des sentiments et affections ? Nous y venons

**ANNEXE 1: L’OBSCURANTISME RELIGIEUX**

**"Locus of control", le hasard n'existe pas dans la vie sociale**

Ravi de vous retrouver pour cette humeur du jour. Je vais essayer quotidiennement d'explorer ce que cette fichue saloperie - je suis sûr que vous voyez de quoi je parle - comment éclairer cette saloperie non pas par les sciences exactes, je ne suis ni médecin ni épidémiologiste, mais par les sciences sociales, en général, de la sociologie à la psychologie sociale.

Fornication et adultère ont créé le coronavirus, selon le frère de Tariq Ramadan

Et aujourd'hui ce qui m’intéresse, c'est une remarque d'Hani Ramadan, directeur du centre islamique de Genève. Si j'en crois le site du magazine [Le Point](https://www.lepoint.fr/monde/fornication-et-adultere-ont-cree-le-coronavirus-selon-le-frere-de-tariq-ramadan-22-03-2020-2368185_24.php" \t "_blank), Hani Ramadan assure que les hommes en se livrant à la "turpitude" déclenchent des épidémies nouvelles. Ce n'est évidemment pas gentil pour son frère. Je ne sais pas dans quelle mesure Hani Ramadan a songé à Tariq Ramadan et à ses "turpitudes" avant d'évoquer cette causalité, une causalité jusqu'ici rarement retenue par les épidémiologistes... Alors bien sur on pourrait considérer qu'il s'agit uniquement d'une sottise de plus, proférée à une époque ou les sottises ne sont pas rares... Mais précisément, Hani Ramadan n'est pas le seul à avoir eu cette lecture, comment dire, "divine" de l'épidémie.

Le sémillant théologien irakien Hadi al-Modarresi a également livré des conclusions similaires, concernant le Coronavirus. Pour lui, le virus est une "*punition envoyée par Allah aux chinois qui maltraitent l'islam et les musulmans*". Deux sottises identiques, ce ne sont plus des sottises isolées mais une manière de voir, et finalement une manière de voir assez classique. Figurez vous qu'elle à un nom en sciences sociales. Le principe qui consiste à attribuer un méfait, par exemple une maladie, à une punition divine, ou bien à une mauvaise action, eh bien ce principe à un nom, il s'agit du "locus of control". Selon la théorie du "locus of control", il n'y a pas de hasard dans la vie sociale. Si vous êtes malade, c'est que vous l'avez cherché. Il y a des versions hard du "locus of control", par exemple cette version théologique, et un peu rudimentaire il faut bien le dire, mais il y a aussi des versions plus sophistiquées, celles qui considèrent par exemple que les gens malades se sont comportés de manière imprudente, ou bien pâtissent d'une mauvaise hygiène de vie. Le "locus of control" est par ailleurs une manière de voir profondément ambivalente. En un sens, c'est une vision parfaitement obscurantiste de la vie humaine. Elle signifie uniquement que l'on reçoit de bon ou de mauvais points en fonction de son comportement, que les avanies qui nous touchent ne sont finalement que les rétributions de nos péchés ou bien au contraire, les bienfaits conséquence de notre vertu. Mais cette vision obscurantiste est aussi une forme particulière de rationalité, comme s'il y avait des causes à tout, comme si tout était explicable. Ce qui n'est pas forcément le cas, bien sûr, puisqu'il existe bien sur des cas ou ce qui prédomine, c'est le hasard, l'inconnu, l'inexplicable.

Le "locus of control" c'est cela, l'alliance finalement bien étrange d'une pensée irrationaliste et d'un principe de causalité aux pouvoirs infinis. Rien n'est trop mystérieux pour ceux qui pratiquent le plus souvent sans le savoir, la théorie du "locus of control". Au fait, le théologien irakien dont je vous parlais, Hadi al-Modarresi, il a été lui même atteint par le virus.

[Guillaume Erner](https://www.franceculture.fr/personne/guillaume-erner)

**ANNEXE 2 MAIL *UPA REGARDS CROISES***

**De la superstition chez Spinoza à la Colère, Jean-Loup**

« L’effort pour faire du mal à celui que nous haïssons se nomme ***Colère.*** et l’effort pour rendre le mal qui nous a été fait s’appelle ***Vengeance***. Scolie proposition. » Ethique 3,

Tout ça pour ça, une bien grande banalité…

Dans le scolie de la proposition 50 de la Partie 3 ? qui a pour titre « De l’origine et de la nature des sentiments, Spinoza dit que la superstition elle tient à 3 moments :

-le fait que nous croyons en des « **présages**», considérés comme des signes + ou - (positifs ou négatifs, bon ou mauvais) émanant de la nature au sens large (physique, biologique, sociale, et aujourd’hui technologique : notre virus covid 19 croise ces registres). Les mauvais présages sont cause de tristesse (par exemple du chiffre 13 ou de passer sous une échelle..), le contraire pour les bons présages.

- Pourquoi cause de tristesse ? Ces **objets** sont la cause d’un affect négatif, ila aliment par exemple la crainte. La notion d’objet est un terme central car un objet, c’est du solide, c’est un objet physique en fait par rapport à la subjectivité « fluctuante » dans tous les sens du terme. (C’est moi qui valorise ce terme d’objet car c’est le pivot fixe à partir duquel Spinoza va se mettre en place sa généalogie des sentiments ) Or la crainte est un affect de nature vitale et pas seulement psychique, de l’ordre de l’esprit, de la pensée, car elle concerne la santé, l’équilibre, le bien-être etc. mon corps (c’est bien le cas dans l’exemple !!). Spinoza est celui qui a réhabilité le corps en plein 17ème siècle, contre l’idée qu’il était un obstacle à la connaissance, à la morale (le sexe, mais oui !!), à la religion (la mortification..)

- Mais alors, vice de raisonnement, ou plutôt tendance naturelle à persévérer dans mon être, de que quelque chose *me fasse mal* (douleur, maladie…) je passe spontanément à quelque chose *qui me fait* ***du*** *mal* : une instance extérieure maléfique incontrôlable, inconnaissable, que je vais pouvoir accuser ou mettre de mon côté, personnifier, objectiver, rationaliser etc. La rationalisation, c’est par exemple le culte magnifiant le néolibéralisme…. un Dieu, au sens large comme chez Nietzsche, ce n’est pas seulement le Dieu des religions, car il y a des religions du néolibéralisme comme du communisme etc. C’est là qu’intervient **la Haine** !!! Dieu a pu vouloir me punir etc.., ou une quelconque instance intentionnelle [[30]](#footnote-30)

- Il ne faut pas oublier que Spinoza construit une quasi-mathématique des sentiments (il dit une géométrie) sur la base de 3 sentiments fondamentaux qu’il faut prendre dans un sens quantitatif : **la Joie, la Tristesse, Le Désir** (c’est à peu prés le Trieb ) On décide ici de prendre, par choix méthodologique, Spinoza à la lettre :voir Partie 3 proposition 11 de l’Ethique scolie :

« *Par Joie j’entendrai donc dans la suite la passion par laquelle l’esprit passe à une perfection plus grande, ; par Tristesse au contraire, la passion par laquelle il passe à une perfection moindre* ».

Je fais cette citation pour montrer l’origine de l’expression « passions tristes » qu’il n’emploie jamais je crois et pour faire 3 remarques : a/ perfection est ici à prendre dans un sens quantitatif, c’est la **puissance d’agir de l’esprit** **+ ou – grande,** il y a tristesse lorsqu’il y déperdition de la puissance de l’esprit à l’égard de l’objet -de la tristesse- en question (crainte du covid). On est tout à fait dans Nietzsche !!!! b/ la puissance d’agir de l’esprit est plus grande lorsqu’on passe du registre de la connaissance du registre de l’imagination (un discours de haine, j’y viens) à celui de la connaissance scientifique par la raison, dépassionnée ; dépersonnalisé en quelque sorte. Mais je préviens un contre sens : on n’est jamais en dans la pleine perfection de la connaissance (croire atteindre la vérité, définitive, savoir sûr de lui, arrogante et définitive), on est toujours sur un curseur qui va du + au – et inversement d’ailleurs : la superstition et l’obscurantisme sont toujours à l’affut, comme il le montre dans le magnifique Appendice Ethique 1 toujours d’actualité. Il y a toujours de la superstition dans le savoir, c’est normal, voire nécessaire, on imagine toujours les choses comme nous voudrions qu’elles soient (il y a de l’idéologie dans la science, les biais cognitifs ou autres font partie de l’esprit scientifique, il suffit de le savoir. Il y a 2 ans ou plus, j’avais en dit que concernant l’ontologie de la physique quantique, il y a plusieurs manières d’imaginer à qui ressemble le monde quantique, sans qu’on puisse le départager scientifiquement.

- Revenons à nos moutons : comment passe t’on de la crainte à la colère il y a la médiation de la haine pour Spinoza, au sens qu’il lui attribue  ? Deux temps : a/concernant les causes de la crainte, nous avons 2 attitudes possibles pour les neutraliser : soit les détruire, soit se les accommoder, car « nous sommes disposés par nature à croire facilement ce que nous espérons » (croyance dans un personnage providence, cf P. Raoult ou à un remède miracle qui a pouvoir sur ces causes) ; b/Il ajoute que l’objet de la crainte devient objet de haine, lorsqu’on passe, d’une cause extérieure qui est un objet physique à une cause extérieure qui est une personne, avec comme conséquence le biais on va penser les choses selon les lois de notre nature humaine et non selon les lois de la nature, on va ramener celles-ci à notre fonctionnement psychique imaginaire) là aussi, il faut prendre le mot, non dans son sens émotionnel, affectif, mais comme énergie/force + ou – grande dirigée contre quelqu’un. La haine n’est « rien d’autre que **« la *Tristesse accompagnée de l’idée d’une cause extérieure …* celui qui hait essaie de d’écarter et de détruire la chose qu’il hait**. ». Ouf !!

Evidemment tout suit mathématiquement : pour calculer la proportionnalité de la haine et le déplacement de son objet par exemple :

« Celui qui imagine ce qu’il hait comme affecté de tristesse se réjouira ; si au contraire, il l’imagine comme affecté de joie, il sera attristé. »

Ce qui dans le second cas engendre la Colère !!

« **L’effort pour faire du mal à celui que nous haïssons se nomme *Colère.* et l’effort pour rendre le mal qui nous a été fait s’appelle *Vengeanc****e*. Scolie proposition 15

-Enfin on a beaucoup de mal à l’accepter, il y a un déterminisme absolu des sentiments et de leur combinaison chez Spinoza : la colère, nous ne l’avons pas voulu, nous n’avions pas la libre décision de faire autrement (je reçois violemment la porte de l’amphithéâtre de l’UPA un mardi soir sur la figure après que quelqu’un !! air relachée : *Salaud*!!!) Faut-il s’arracher à ses affects, les dénoncer comme des obstacles ? Non, ils sont au contraire une raison de vivre ! L’homme vit avec plus de puissance avec ses affects, il n’y a pas de vice dans la nature, il faut la comprendre dans la Préface du 3ème livre de l’Ethique

« par les lois et règles universelles de la nature. Et donc les affects de haine, de colère d’envie etc considérés en soi suivent les uns des autres par la même

Tout est causé de manière nécessaire, pas de place du tout pour une quelconque volonté libre. Je n’ai pas choisi la colère, je ne l’ai pas voulu, il ne faut pas la condamner. Donc, les affects ne sont pas des ennemis, mais des forces, tristes ou joyeuses, qu’il nous appartient de convertir en force/puissance positive ; il faut s’appuyer sur eux pour les utiliser comme force motrice… L’objet de ma colère (Macron, le néolibéralisme, etc...) sont des objets nébuleux tant que la connaissance scientifique n’inverse pas la relation de causalité des choses de la nature. Spinoza dénonce dans l’Appendice I Livre 1 **l’inversion du régime de causalité** qui fonctionne dans les idéologies de la superstition : prendre l’effet pour la cause, le conséquent (le résultat) pour l’antécédent, bref expliquer les choses par la fin, aux deux sens du terme fin : point d’arrivée et finalité.

C’est aussi un principe de vie : notre vie est un calcul de forces (au sens de la physique de grandeurs, Le 17ème siècle est l’age d’or de la physique mathématique) de façon à ce que chacun combine une quantité donnée pour plus de puissance. De plus ce qui me plait beaucoup chez Spinoza, c’est en dehors de l’expression générale des lois mathématiques des sentiments, c’est la singularité des parcours de Colère -ou non- que chacun peut faire en présence de circonstances identiques (même objet qui nous fait mal, mais affects différents par ex.) Mais comme nous faisons partie de la nature, ce n’est pas une leçon de passivité au monde qu’il nous donne, nous ne sommes pas devant le monde, nous sommes dedans, nous n’avons pas pouvoir sur le monde, c’est lui qui a pouvoir sur nous) : comme nous ne pouvons nous-mêmes augmenter notre force par un décret magique, il nous reste à nous connecter aux choses qui sont la cause positive d’une augmentation de notre puissance d’agir par l’esprit.

***C’est pour cela que nous venons tous le mardi aux conférences de l’UPA !!!! nous ressortons tous avec de la Joie au sens spinoziste, jamais avec de la Tristesse, sans la Colère et le désir de Vengeance que nous avions en rentrant[[31]](#footnote-31)***

Zut encore de la superstition ! *Mais moi je suis déterminé à ne pas pouvoir ni penser ni faire autrement*

1. **Conclusion : l’humanisme de Spinoza, une augmentation de la puissance de l’homme**

Le malentendu engendré de la superstition nait de cette fausse conception que l’homme a de lui-même et des préjugés :

« La superstition semble admettre que le bien c’est ce qui apporte de la tristesse, le mal ce qui donne de la joie. Mais à moins d’être envieux ,personne ne prendre plaisir à mon impuissance et à ma peine. Plus grande est la joie dont ns sommes affectés en effet, plus grande la perfection à laquelle ns passons et plus en conséquence nous participons de la nature divine, et jamais ne peut être mauvaise une joie réglée par l’entente vraie de notre utilité. Qui au contraire est dirigé par la crainte et fait le bien pour éviter le mal n’est pas conduit par la raison.

Mais la puissance de l’homme est extrêmement limitée, et infiniment surpassée par celle des choses extérieures. Nous n’avons donc pas un pouvoir absolu d’adapter à notre usage les choses extérieures. Nous supporterons toutefois d’une âme égale les événements contraires à ce qu’exige la considération de notre intérêt. Si nous avons conscience de nous être acquitté de notre office, nous savons que notre puissance n’allait pas jusqu’à nous permettre de les éviter, et avons présente cette idée que nous sommes une partie de la nature entière dont nous suivrons l’ordre. Si nous connaissons cela clairement et distinctement, cette partie de nous qui se définit par la connaissance claire, cad la partie la meilleure de nous trouvera là un plein contentement et s’efforcera de persévérer dans ce contentement. » **Ethique 4**

Spinoza nous dit curieusement dans ce texte que pour le superstitieux, faire le mal apporte de la joie, du plaisir, faire le bien apporte au contraire de la tristesse, du déplaisir. Autrement dit, faire le bien apporte plus de déplaisir que faire le mal faire le mal apporte plus de plaisir que faire le bien. C’est comme le dit Spinoza, faire le bien pour éviter le mal, par crainte des conséquences (singer, imiter la foi religieuse par crainte des châtiments de Dieu etc..) Un autre exemple serait que faire du mal à quelqu’un pour qui on éprouve de l’aversion (de la haine comme dit Spinoza) entraine une satisfaction, alors que faire du bien à une telle personne procurerait un sentiment négatif. Pourquoi un tel renversement ? Nous ne y trompons pas : ce ne sont là que des sentiments négatifs qui font passer l’individu en question à une moindre perfection, une moindre capacité à réaliser positivement ce qui correspond à la véritable nature de l’homme. La superstition maintient les hommes dans une situation d’impuissance, de moindre puissance par rapport à ce qu’ils pourraient faire dans une même situation.

La véritable humanité est donc d’acquérir plus de puissance, de passer d’un état de perfection moindre à un état ou degré de perfection plus élevé. On est ici dans le domaine quantitatif :on ne va pas à la perfection par une intuition mystique instantanée ou globale du Bien, on gagne pas à pas graduellement plus de perfection dans chaque situation. Accuser dans une situation donnée qui provoque un effet négatif (recevoir la porte de l‘amphithéâtre A2) quelqu’un de malveillance peut être du à une croyance fausse sur l’action déclenchée du fait de cette personne[[32]](#footnote-32) Encore une fois, chercher à savoir permet de comprendre, alors que l’ignorance attribue le résultat violent pour moi -son effet- n’aurait pu arriver tout seul, sans que la nature ait été violentée par une action humaine, libre de dépasser les lois de la nature !!).

Mais comme le dit Spinoza, la joie véritable n’est pas le fait d’une passion triste qui est se déconnecter du monde (la superstition est à la fois repli sur soi, et sur a croyance fausse que la nature soit actionnée et manipulée par une force de nature humaine), mais se connecter à l’ensemble de la nature (de laquelle nous participons et de son ordre) dont nous tirons notre « notre utilité », cad notre force et puissance de la pensée et d’agir.

Ce caractère de puissance est renforcé par le fait que qu’il n’y pas de force du mal qui anime la nature. Dans la conception non finaliste de Spinoza, une force du mal n’a pas d’existence, ce que nous appelons mal ne doit s’expliquer que par des causes rationnelles et positives (la contamination et d’un virus, et non par rapport à nous-mêmes et aux affects qu’elles produisent) : du point de vue de la nature toute entière il n’y a rien de mal, celle-ci ne fait rien de mal, elle est neutre, impersonnelle, elle n’est pas là pour faire du bien ou pour nous faire du mal -cf la situation actuelle sur les virus- mais les causes peuvent produite des choses mauvaises par rapport à nous-mêmes, des affects négatifs, ces mêmes choses peuvent être bonnes par rapport à d’autres choses, d’autres hommes, d’autres culture : telle la circulation du virus qui peut être indifférente, voir bénéfique pour d’autres espèces animales, d’autres hommes dans d’autres cultures). Ces effets sont dus à des causes efficientes n’ayant rien à voir avec son utilité ou sa négativité pour nous : les relations de corps à corps entrainent des interactions qui transforment chacun) Une spécificité de Spinoza est d’exclure toute explication par une volonté de Dieu qui serait dirigée contre nous en particulier, une volonté mauvaise punitive à notre égard par exemple : il n’existe que Dieu, cad l’être unique produisant des effets de par la nécessité de sa nature dont nous sommes une partie.

Nous ne sommes pas des créatures de Dieu, mais une partie de la divinité, et dans la mesure où nous progressons dans la compréhension des lois la nature elle-même, que nous participons à la nature divine davantage. C’est ce que Spinoza appelle la » joie ». La superstition au contraire vient de ce que l’homme croit avoir un pouvoir magique sur la nature (telle la médecine à qui l’on demande d’éradiquer, de supprimer scientifiquement les pandémies). Et par suite, devant l’échec de la toute-puissance de l’homme sur la nature, c’est la tristesse qui nous met en relation avec le divin, et dans la mesure où nous nous affligeons devant lui, où nous pleurons devant les coups du destin, où nous nous humilions devant lui, pour avoir alors des chances d’obtenir ses faveurs, de l’attendrir.

Nous sommes en présence d’une opposition complète entre la superstition et la rationalité philosophique, les valeurs étant complétement inverses ! Ce qui est bon chez Spinoza, c’est la joie et mauvais la tristesse, l’inverse pour la superstition, ce qui est bon c’est la joie du malheur, seule manière d’en sortir, ce qui est mauvais, c’est de se complaire dans la joie, qui serait s’attribuer une fausse puissance sur les choses. Le sage est au contraire celui qui se décentre de ses affects négatifs, pour accepter la nécessité des choses.

1. Car la crise, ce n’est pas le moment où tout va mal, mais le moment où nous est donné la possibilité de sortir du trouble, crisis non pas la catastrophe, mais le dénouement, heureux ou malheureux. une crise est une situation critique qui peut conduire au pire ou au meilleur Non pas comme le résultat d’une fatalité qui nous rendrait impuissant, mais comme le moment où nous sommes plus que jamais responsable de nous. Autrement dit, la crise ce n’est pas ce qui nous arrive, mais ce que nous en faisons. [↑](#footnote-ref-1)
2. . De nombreux marranes (juifs d’Espagne, convertis de force au catholicisme et menacés d’inquisition) et séfarades (juifs portugais) se fixent à Amsterdam. [↑](#footnote-ref-2)
3. . L’invasion par Louis XIV de la Hollande et la décision de rompre les digues pr d’Amsterdam, porta un coup fatal à la République [↑](#footnote-ref-3)
4. [↑](#footnote-ref-4)
5. . Sans être lui-même scientifique, et quoiqu’ayant une culture philologique et grammaticale lui permettant de lire la diversité des éditions de la Bible, il était nourri de la culture quelques grands scientifiques de son époque : Huygens, Leibniz, Descartes, Newton …

   -Avec l’imprimerie, la diffusion du texte écrit se démocratisa si on peut dire, en disposant donc d’un texte de référence commun aux lecteurs.

   -La bible était latine au Moyen-âge, puis grecque et hébraïque enfin. [↑](#footnote-ref-5)
6. . Sa méthode, d’interprétation, fondée en raison, qui n’est rien moins qu’une méthode profane et scientifique obéit à trois exigences : a/maitriser des langues, la compétence philologique, compétence hébraïque b/ regrouper tous les thèmes de *l’Ancien et Nouveau Testament,* pour en voir les contradictions et ambiguïtés, c/acquérir les compétence historique sur l’époque, le contexte dans lequel les textes ont été écrits (auteurs, public), et ceci pour la genèse de chaque livre : comment ont-ils été regroupés, reconnus comme canoniques ou sacrés. [↑](#footnote-ref-6)
7. . Pour Spinoza, la loi divine n’est autre chose que l’expression des lois immuables et universelles de la nature [↑](#footnote-ref-7)
8. . Que certains lui reprocheront comme étant un germe de l’antisémitisme. [↑](#footnote-ref-8)
9. . On voit ici le renversement : Dieu ne fait pas l’homme à son image, c’est l’homme qui fait Dieu à son image… On est très proche de la genèse de l’idée de dieu dans la représentation humaine chez Feuerbach [↑](#footnote-ref-9)
10. . On n’est pas loin de Freud, quelques deux siècles plus tard : pour se prémunir contre les peurs et les dangers de la vie, il ne suffit de faire confiance dans parents, car le pouvoir de ceux-ci étant limité, il faut faire appel un pouvoir tout puissant capable de protéger en toute circonstance. [↑](#footnote-ref-10)
11. . Spinoza distingue trois genres de connaissance : la connaissance que l’on pourrait dire empirique, connaissance perceptive, par opinion et par imagination, qui porte sur des choses singulières, la connaissance du second genre est la connaissance par l’entendement ou par la raison, dont le modèle est fourni par la connaissance mathématique déductive, qui porte sur des objets généraux, enfin la connaissance intuitive, qui est la vision directe des choses dans leur essence par l’esprit [↑](#footnote-ref-11)
12. . Voir la loi des 3 états de Comte : l’état théologique (appel à des causes surnaturelles) l’état métaphysique (recours à des forces ou entités abstraites pour fonder un discours spéculatif sur la raison, la nature…) et enfin l’état positiviste, c’est-à-dire scientifique. Spinoza se situe dans le 2éme état. L’état positiviste aboutit chez Comte dans le *Catéchisme positiviste* au  culte systématique de l’humanité », religion sans Dieu avec son culte, ses sacrements. Feuerbach dans L*’essence du christianisme* (1841) aboutir à un humanisme athée qui va imprégner le 19ème siècle (les formes de l’aliénation de esprits chez Marx etc..). Sa critique de la religion est très proche de celle de Spinoza : l’homme se projette fictionnellement dans la représentation religieuse ? En se faisant homme à travers la figure du Christ, le Dieu chrétien a vendu la mèche : c’est l’homme qui a fait Dieu !! [↑](#footnote-ref-12)
13. Freud, qui se présente comme un « juif athée » fera scandale dans *L’avenir d’une illusion* (1927) y compris parmi les siens, en faisant de la religion une névrose. Les idées religieuses répondent d’une part à l’angoisse de l’homme devant la force et la violence de la nature (la crainte chez Spinoza), d’autre part à la souffrance de l’enfant devant la toute-puissance de ses parents (l’Œdipe) : voulant se débarrasser de son père, il forme l’idée de Dieu comme un substitut non culpabilisant du rapport père-enfant. Pour lui, les religions procèdent de la psychologie des foules, devraient disparaître comme doit se résoudre l’Œdipe à l’adolescence. « J’admets tout-à-fait ma dépendance à l’égard de la doctrine de Spinoza. Il n’y avait pas de raison que je le mentionne explicitement son nom puisque j’ai construit mes hypothèses à partir du climat qu’il a crée plutôt qu’à partir d’une étude de son œuvre. » voir André Martin (éd) Spinoza et la psychanalyse, 2012 [↑](#footnote-ref-13)
14. . En ces temps de pandémie du Covid 19, dans un contexte religieux voir la chronique de L. Joffrin sur Libération du 3 avril sur la résurgence des superstitions les plus obscurantistes des églises évangéliques s’élevant contre le confinement, niant la dangerosité du virus, et multipliant les hommages à Dieu : un haut dignitaire iranien a même dit que « le virus ne pouvait pas frapper les musulmans », avant lui-même d’être atteint par le virus. Le bulletin de Joffrin se termine en citant le poème de Voltaire, dénonçant à propos du tremblement de terre de Lisbonne (environ 10000àmorts ?), attribuant ce cataclysme à l’impiété des habitants de la ville, « tout en glorifiant envers et contre tout l’infinie sagesse de Dieu, dont les voies sont effectivement impénétrables). [↑](#footnote-ref-14)
15. . Ce matin 30 avril, un commentateur expliquait fort bien l’opposition entre deux paradigmes, le nationalisme économique de Montebourg vs le néolibéralisme mondialiste de Macron. Pour le second, la nature est bonne par nature, elle fait bien les choses, il faut la laisser faire, enlever pour cela ses entraves. On est en présence de deux paradigmes : agir pour augmenter la puissance de l’homme en par une régulation du cours de la nature *vs* agir pour augmenter le cours aveugle des choses, diminuer la puissance d’agir de l’homme sur les choses. [↑](#footnote-ref-15)
16. . C’est ainsi que la sociologue argentine décrit Véronica Guiménez Béliveau décrit le rôle des groupes religieux, dans les quartiers précaires, validant la rapport crainte/ignorance source de la superstition entretenue qu’elles entretiennent, s’opposant par ailleurs au droit des femmes sur l’avortement *: « La société contemporaine crée des angoisses dues au manque d’attachement et à la prolifération d’ incertitudes : l’attaque « criminelle » d’un ennemi invisible, insaisissable, mortel, ne fait que renforcer les peurs existentielles et la demande de réponses sur un plan qui dépasse le matériel,. La quête de sens est à l’ordre du jour. »* 13 avril, Lettre F. Culture. [↑](#footnote-ref-16)
17. . La superstition est plutôt un mode de méconnaissance du monde, puisqu’elle s’exerce sur le genre de connaissance qu’est l’imaginaire et non celui de la raison [↑](#footnote-ref-17)
18. . Le déni de la réalité, c’est ne pas rechercher, ni vouloir rechercher les causes relatives à l’objet de cette crainte, la culpabilisation c’est attribuer à une instance mauvaise la responsabilité des effets subits [↑](#footnote-ref-18)
19. . C’est la tâche des philosophes du 17ème siècle (Descartes, Spinoza, Leibniz), pour libérer la science de la théologie, que d’enlever l’homme de sa place centrale du monde, et d’enlever dieu de sa place centrale dans l’univers. [↑](#footnote-ref-19)
20. Mais on peut aussi imaginer que des instances extra-naturelles ne soient pas seulement des instances bienfaisantes, mais des instances maléfiques, ou interprétées comme telles, quelque Grand Satan (le néo-libéralisme par exemple) sont au fond là pour nous faire du mal. Le processus continue de se dérouler ! [↑](#footnote-ref-20)
21. . Dawkins dans *Pour en finir avec Dieu* (2006, trad. 2008, p. 303) rappelle à propos du cyclone Katharina qui a frappé la Nouvelle-Orléans en 2005 les propos des révérends évangélistes, l’un deux, célèbre et écouté, ancien candidat aux élections présidentielles, imputant ce cyclone à une comédienne lesbienne qui se trouvait habiter la ville ! [↑](#footnote-ref-21)
22. . Lecointre, voir ses conférences sur Youtube, [↑](#footnote-ref-22)
23. . La théorie du dessein tombe sous les coups de la sélection darwinienne, voir Dawikns p. 205 « Darwin et ses successeurs ont montré comment, avec une improbabilité statistique et une apparence de dessein spectaculaires, des créatures vivantes ont évolué par degrés lents et progressifs à partir de degrés simples. Nous pouvons maintenant dire sans danger que l‘illusion du dessein se réduit à n’être que cela, une illusion. »

    Dans un contexte différent, le philosophe Mark Allzard s’élève contre l’ontologie digitale, cad le fait que le monde, la nature est écrit comme programme ; par exemple le programme génétique de l’ADN. La nature de ce point de vue, n’est pas opposée à la science-fiction. Voir aussi la théorie du chaos auto-organisée : la nature s’est mieux fait seule (Pirgogine) qu’avec quelqu’un. On peut modéliser que s’il y avait eu un designer, cela marcherait moins bien que s’il n’y en avait pas. Ce qui est revenir à la découverte de Darwin : du chaos d’une infinité de petites différences, de variations, naissent des forment extrêmement sophistiquée, et peut-être plus que si elles avait été inventées par une seule personne (FC 1 mai), au prix d’un gâchis extraordinaire de formes non viables. On est ici dans l’auto-organisation du chaos. [↑](#footnote-ref-23)
24. . Pour un préjugé de cette nature, le cosmologue Trin Xuan Thuan [↑](#footnote-ref-24)
25. . Cf le messianisme marxiste ou même théologique :  l’histoire est le processus de libération de l’homme de l’aliénation ou de l’exploitation dus aux rapports de production ; l’autre messianisme est extra-terrestre, la libération se fait dans un autre monde, une autre temporalité, une autre vie, retrouver la destinée de sa nature et s’en réjouir. Il y a donc une sorte d’eschatologie commune à la pensée chrétienne et marxiste. M. Henry dit que Marx est le 1er penseur chrétien de l’Occident !!L’homme est pensé à travers une dimension eschatologique et pas dans une dimension contingente [↑](#footnote-ref-25)
26. . Rappel, L’imagination est la capacité de se représenter le monde, de se donner une représentation du monde. L’imagination est la capacité de se représenter le monde, de se donner une représentation du monde à partir des données sensibles. Ils croient savoir, prennent des croyances fausses les fictions, pour une connaissance vraie des choses. La connaissance imaginative se donne une représente du monde sur la base des perceptions et de l’expérience sensible. [↑](#footnote-ref-26)
27. . Trouver le nom de ce physicien de la cosmologie qui entretient ce préjugé. [↑](#footnote-ref-27)
28. . Dans *Ecologie, communauté et style de vie*, l’auteur critique par exemple l’idée de « protection de l’environnement », comme si la nature était « autour » de l’homme, afin de pouvoir vivre « dedans » [↑](#footnote-ref-28)
29. . Voir Yves Citton, F. Lordon, Spinoza et les sciences sociales, 2007 et 2008 [↑](#footnote-ref-29)
30. . Extrait réponse de mel groupe *Regards croisés* UPA

    Pour répondre rapidement à Joëlle et notre spinoziste Claude je ne peux tout suivre

    sur la double feinte, je reviens à mon exemple  je reçois un mardi soir la porte d’entrée de l’amphithéâtre un mardi soir que je reçois en pleine figure : c’est bien d’un affect dont il s’agit : je dis ( ou je me dis) « il m’a fait mal » (blessure, douleur) ça  peut vouloir dire aussi « Il m’a fait du mal » ... *du* mal, c’est ajouter au processus physique, un déplacement de sens considérable : ce qui est alors un comportement accusatoire  générateur de colère voir de haine (au sens de Spinoza) alors que dans l’autre cas,  il s’agit d’un jeu de forces entre corps physique en interactions que l’on peut calculer mathématiquement

    C’est de plus dans le 1er cas croire que la personne accusée l’a fait de son libre choix. Or pas de libre arbitre chez Spinoza c’est un mythe. Juste pour dire que si on croit au libre choix alors c’est croire que « l’homme est un empire dans un empire ,  qu’il est en dehors des lois de la nature su’ il a donc une sur -nature, un pouvoir sur les choses. NON ! Or Spinoza a voilement critiqué cette conception religieuse de l’homme. Il faudrait revenir à la façon réjouissante dont il explique la violation par Adam de l’interdit de manger la pomme Rien de surnaturel il n’a pas choisi de pêcher !!

    C’est en second lieu une passion triste qui diminue ma puissance d’agir et de pensée. Croire que les choses sont à la disposition de l’homme et qu’un effet nocif renvoie à une cause intentionnelle mauvaise. Spinoza distingue radicalement l’ordre des affects (effets sur mon esprit) et l’ordre des effets sur mon corps La Colère c’est attribuer une intention libre à quelqu’un ce qui relève d’une causalité naturelle, substituer une causalité intentionnelle à une causalité naturelle et interpréter la seconde par la première. Inversion de la causalité. La Colère, c’est trouver un coupable idéal en période de crise sanitaire Macron par exemple, ou autre. Voir au contraire l’enquête en 5 longs épisodes très documentés sur la pénurie de masques et l’imprévoyance, celle-ci due entre autres au sentiment magique d’impunité et de fausse puissance… encore une croyance superstitieuse… [↑](#footnote-ref-30)
31. . Sauf pour celui dont je crois qu’il m’a mis volontairement mis la porte dans la figure, parce que je sais qu’il m’en veux…. Mais lui aussi n’a pas pu faire autrement que ce qu’il a fait … [↑](#footnote-ref-31)
32. . Je prends pour intention volontaire ou malveillante le fait d’avoir reçu la porte de l’amphithéâtre, alors que cet effet est un effet physique relevant du jeu objectif de forces des corps physiques en présence/interaction, dont le résultat pourrait éventuellement calculer si on connaissait la valeur numérique des grandeurs en jeu. Autre exemple dans le cas d’un argument *ad hominem* dans une polémique critique qui juge la personne et non les arguments, qui ne fait pas un état de la situation objective. [↑](#footnote-ref-32)